This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

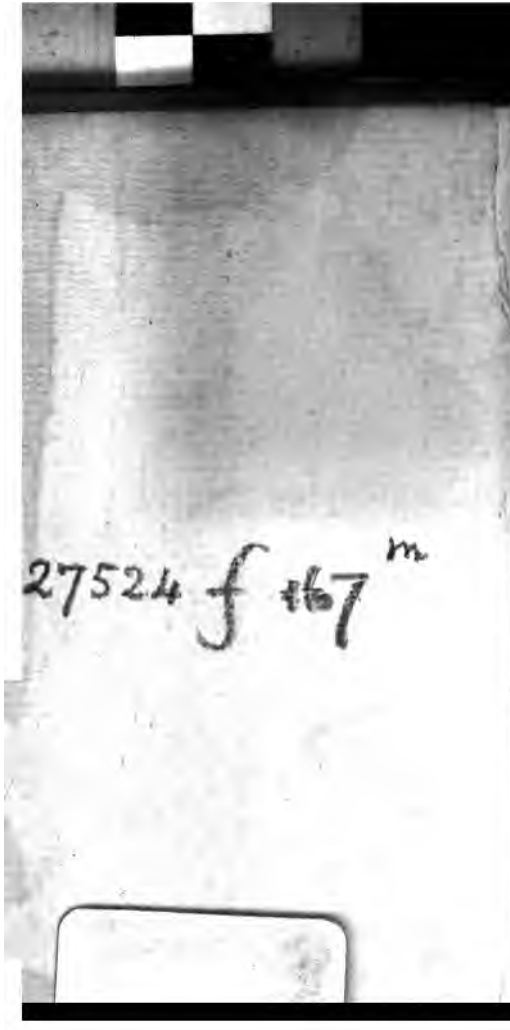
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


27524 f 167 m

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XIII.

BODLEIAN

L'AMI
DES
ENFANS
Bord. invent.
N. Ponce. Sculp.

CHOIX
E LECTURES
POUR LES ENFANS,

OU

il de Contes, d'Anecdotes et de Traits
ertu, choisis des meilleurs auteurs;

PAR BERQUIN.

TOME II.

A PARIS

EZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30 MAY 1913
OXFORD

LECTURES
POUR LES ENFANS.
SECONDE PARTIE.

LA RECONNOISSANCE,
RÉCOMPENSÉE.

Louis XIV, qui avoit fait déjà bombarder Alger, chargea le marquis Du Quesne de le bombarder une seconde fois, pour le punir de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étoient ces corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les abîmoit, les porta à attacher à la bouche de leurs canons, des esclaves françois, dont les membres furent portés jusques sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avoit été pris dans ses courses et très-bien traité par les François, tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnut un jour, parmi ceux qui *alloient subir* le sort affreux que *la rage avoit inventé*, un officier nommé

Choiseul, dont il avoit éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse avec instance pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile. Alors voyant qu'on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché, il se jette sur lui à corps perdu, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire : puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, tout barbare qu'il étoit, qu'il accorda, avec le plus grand empressement, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité.

MAXIMES.

L'AME du paresseux ressemble à une terre qu'on ne cultive pas : elle ne produit que des ronces et des chardons.

On demandoit à Thalès un moyen sûr de régler sa conduite. « Ne faites jamais ce *que vous blâmez* dans les autres, » répondit ce grand Philosophe.

L'HEUREUSE ACQUISITION.

. cardinal d'Amboise avoit fait bâtir un ıifique château à la campagne. Comme superbe maison étoit trop resserrée, veloppée de tous côtés par des posses- étrangères, un gentilhomme du car- crut faire sa cour à son maître, en minant un de ses amis à lui vendre erre titrée, qui enclavoit le plus le au. Le seigneur fut invité à dîner. s le repas, le cardinal l'ayant conduit un cabinet, lui demanda par quel mo- vouloit vendre sa terre. Monseigneur, ıdit le gentilhomme, c'est par le plai- e vous accommoder d'un bien qui est rt à votre bienséance. Gardez votre , répliqua le cardinal; c'est l'héritage ɔs pères, le premier titre d'un nom il- e qu'ils vous ont transmis, et que vous z conserver à vos descendans. Je pré- d'ailleurs un voisin tel que vous à s les commodité de mon château. Mon- ur, reprit le gentilhomme, je suis

:aché à ma terre, et ce qu'il vous a
me faire observer, me la rend infi-
it plus précieuse. Mais j'ai une fille :
entilhomme du voisinage voudroit l'é-
er : le nom, la fortune, le caractère,
t me convient; mais il demande une dot
je ne puis absolument lui donner. J'ai
nsidéré qu'en vendant ma terre, je pour-
is faire le bonheur de ma fille, et placer
vantageusement le restant de la somme
pour moi. Ce projet n'a rien que de rai-
sonnable, répondit le cardinal; mais n'y
auroit-il pas quelque moyen pour marie
votre fille comme vous le désirez, et
conserver votre terre ? Ne pourriez-vo
pas, par exemple, emprunter de quelqu'
de vos amis, la somme dont vous avez
soin, sans intérêt, et remboursable à
termes fort éloignés, économiser tou
ans quelque chose sur votre dépens
vous trouver quitte sans presque v
appercevoir ? Ah ! monseigneur, s'
gentilhomme, où sont aujourd'hui
qui prêtent une pareille somme sans
et remboursable à des termes fort
« *Ayez meilleure opinion de vos*
le cardinal en lui tendan

mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens de vous expliquer.» Le gentilhomme tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

LA VRAIE GÉNÉROSITÉ.

Le calife Almansor alloit périr sous les coups d'une troupe de rebelles, qui l'avoient surpris, lorsqu'un Arabe, appelé Maan, qui jusques-là s'étoit tenu caché pour éviter le ressentiment du calife, parce qu'il avoit été l'un des principaux chefs du parti ennemi, voyant le prince en si grand danger, sort de sa retraite avec quelques valets, tombe sur les factieux, et les charge avec tant de vigueur, qu'il les met en fuite, et arrache le monarque à une mort qui paroissoit inévitable. Cette générosité de Maan *étoit si peu* commune, qu'elle a passé *en proverbe parmi* les Arabes. Elle lui

valut les bonnes graces du calife, qui, pour première marque de faveur, le pria de lui raconter ses aventures.

Prince, répondit Maan, ma vie, depuis l'élévation de votre famille, fut celle d'un fugitif qui, voyant sans cesse levé sur sa tête le glaive de la vengeance, s'enferma dans l'obscurité, pour éviter ses coups. Je restai long-temps caché dans la maison d'un de mes amis à Basrah. Mais ne me croyant point en sûreté dans cette ville, j'en sortis sur le soir, et je pris, à la faveur d'un déguisement, le chemin des déserts. J'avois évité toutes les gardes, et je me croyois hors du danger d'être reconnu, lorsque tout-à-coup un homme d'assez mauvaise mine saisit la bride de mon chameau, et me demanda si je n'étois pas celui que le calife faisoit chercher par-tout, et dont la découverte devoit faire la fortune de celui qui le dénonceroit ? — Non, répondis-je. — Quoi ! vous n'êtes pas Maan ? — Je fus déconcerté. Je pris un de mes joyaux, et le lui présentant : Recevez, lui dis-je, cette foible récompense du service que vous me rendrez, en favo*risant ma fuite* par votre silence : si les

ma fortune sera la vôtre. Cet homme considérant le prix de ce joyau, me dit : J'ai une demande à vous faire ; je vous prie de me répondre avec sincérité. Ne vous est-il jamais arrivé de donner en une seule fois tout votre bien ? car je sais que vous passez pour un homme très-libéral. — Non. — N'en avez-vous jamais donné la moitié ? — Non. Enfin descendant, par dégrés, au tiers, au quart, et jusqu'à la dixième partie, la honte me fit dire que je pourrois bien en avoir donné la dixième. Hé bien ! reprit-il, afin que vous sachiez qu'il y a des personnes encore plus libérales que vous, moi, qui ne suis qu'un simple fantassin, qui ne tire que deux écus par mois de solde, je vous donne ce joyau, dont le prix passe plus de mille pièces d'or. En achevant ces mots, il me jette le joyau, et disparoît. Surpris de cet acte héroïque, je vole après lui, et le supplie de revenir sur ses pas. Non, m'écriai-je, j'aime mille fois mieux être découvert et perdre la tête, que d'être vaincu par un procédé si généreux. Ame magnanime ! ou je vais vous suivre, ou vous recevrez le tribut de *ma reconnoissance*. A ces mots, il *revient à moi, se* jette à mon cou, et m

dit : Vous voudriez donc me faire passer
pour un voleur de grands chemins ? Non ,
je ne recevrai point votre présent, car je ne
pourrois pas en toute ma vie vous rendre la
pareille. Après cela, nous nous séparâmes.
Almansor fut si charmé de ce récit ; qu'il
fit chercher dans toute l'étendue de l'empire
ce soldat généreux, pour couronner sa vertu.
Mais toutes les perquisitions furent inuti-
les ; et cette action sublime fut publiée dan
toutes les provinces Musulmanes, sans qu
celui qui l'avoit faite, daignât se montre

COSROES
ET MITRANE.

Le préjugé de la naissance est un g
obstacle à la bonne éducation.

Cosroes, roi de Perse, avoit
nistre, dont il étoit content, et do
croyoit aimé. Un jour ce ministre
demander à se retirer. Cosroes l
Pourquoi veux-tu me quitter? J'ai
ber sur toi la rosée de l'abondance.
claves ne distinguent point entre

et les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrane, c'étoit le nom du ministre, répondit : O roi ! je t'ai servi avec zèle, et tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse-les-moi remplir. J'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi. Je te permets de te retirer, dit Cosroes, mais à une condition. Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la cour ; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire : prends mon fils, et va l'instruire avec le bien, dans la retraite, au sein de la vertu.

Mitrane partit avec les deux enfans, et après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de Cosroes, qui fut charmé de revoir son fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Il s'en plaignit à Mitrane, qui lui répondit : O roi ! *mon fils a fait* un meilleur usage que *tien des leçons* que j'ai données à l'un et

à l'autre. Mes soins ont été partagés également entr'eux : mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

L'AMOUR FILIAL
MIS A L'ÉPREUVE.

Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes ; il avoit fait héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur ; et il laissoit un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disoit : C'est l'aîné qui aime le mieux son père : le cadet aime mieux sa sœur. C'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. Le juge les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : *Votre père* n'est point mort, il est guéri de *sa dernière* maladie ; il revient à Babylone.

Dieu soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher. Il dit ensuite la même chose au cadet : Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrois qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit le juge, et vous aurez les trente mille pièces ; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

LES AVENTURES D'ARISTONOUS.

SOPHRONYME, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages, et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'isle de Délos. Là il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore : il cultivoit les muses, dont il étoit aimé : il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers, qu'il *mesuroit* de son compas, *la vertu des plantes*, la conformation des

naux : mais sur-tout il s'étudioit lui-
me, et s'appliquoit à orner son ame par
vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'a-
ttre, l'avoit élevé à la véritable gloire,
ui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux, sans biens,
dans cette retraite, il apperçut un jour sur
le rivage de la mer un vieillard vénérable
qui lui étoit inconnu ; c'étoit un étranger
qui venoit d'aborder dans l'isle. Ce vieillard
admiroit les bords de la mer, où il savo
que cette isle avoit été autrefois flottan
Il considéroit cette côte où s'élevoient
dessus des sables et des rochers de pet
collines toujours couvertes d'un gazon
sant et fleuri. Il ne pouvoit assez reg
les fontaines pures, et les ruisseaux ra
qui arrosoient cette délicieuse camp
il s'avançoit vers les bocages sacrés
vironnoient le temple du dieu. Il étoi
de voir cette verdure que les aqui
sent jamais ternir, et il considéro
temple d'un marbre de Paros plus
la neige, environné de hautes c
jaspe.

Sophronyme n'étoit pas moi
.dérer ce vieillard. Sa b

iboit sur sa poitrine, son visage ridé
voit rien de difforme ; il étoit encore
mpt des injures d'une vieillesse caduque ;
yeux montroient une douce vivacité ; sa
le étoit haute et majestueuse, mais un
courbée, et un bâton d'ivoire le soute-
t. O étranger ! lui dit Sophronyme, que
rchez-vous dans cette isle qui paroît
s être inconnue ? Si c'est le temple du
u, vous le voyez de loin, et je m'offre
vous y conduire ; car je crains les dieux,
ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse
r secourir les étrangers. J'accepte, répon-
le vieillard, l'offre que vous me faites
: tant de marques de bonté. Je prie les
ix de récompenser votre amour pour les
ngers : allons vers le temple. Dans le
min il raconta à Sophronyme le sujet de
voyage. Je m'appelle, dit-il, Aristo-
s, natif de Clazomène, ville d'Ionie,
ée sur cette côte agréable qui s'avance
s la mer, et semble s'aller joindre à l'isle
Chio, fortunée patrie d'Homère. Je na-
i de parens pauvres, quoique nobles.
n père, nommé Polystrate, qui étoit
t chargé d'une nombreuse famille, ne
ut point m'élever. Il me fit exposer par

en âge de servir, elle me vend
chand d'esclaves, qui me men
cie. Je fus vendu à Patare,
riche et vertueux, nommé Al
cine eut soin de moi dans ma
lui parus docile, modéré, si
tionné et appliqué à toutes le
nêtes dont on vouloit m'instr
voua aux arts qu'Apollon fav
apprendre la musique, les
corps, et sur-tout l'art de guéri
hommes. J'acquis bientôt un
réputation dans cet art qui es
et Apollon qui m'inspira, m
secrets merveilleux. Alcine
de plus en plus, et qui étoit
succès de ses soins pour moi

; il craignoit de la perdre, et vouloit
enir les moindres apparences de maux.
si il étoit toujours environné des hom-
les plus célèbres dans la médecine.
olycrates fut ravi que je voulusse passer
ie auprès de lui. Pour m'y attacher, il
lonna de grandes richesses, et me com-
d'honneurs. Je ne demeurai pas long-
os à Samos, où je ne pouvois assez m'é-
ier de voir un homme que la fortune sem-
t prendre plaisir à servir selon tous ses
rs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre,
ctoire le suivoit de près. Il n'avoit qu'à
oir les choses les plus difficiles, elles se
oient d'abord comme d'elles-mêmes. Ses
esses immenses se multiplioient tous les
s; tous ses ennemis étoient abattus à ses
s; sa santé, loin de diminuer, devenoit
forte et plus égale. Il y avoit déja qua-
e ans que ce tyran tranquille et heu-
t tenoit la fortune comme enchaînée,
qu'elle osât jamais se démentir en rien,
ui causer le moindre mécompte dans ses
eins. Une prospérité si inouie parmi les
mes, me faisoit peur pour lui. Je l'aimois
èrement, *et je ne* pus m'empêcher de lui
uvrir ma crainte. Elle fit impression

dans son cœur ; car encore qu'il fût amolli par les délices, et enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des dieux, et de l'inconstance des choses humaines. Il souffroit que je lui disse la vérité ; et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités, par une perte qu'il vouloit se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrace de la fortune. Plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse. Moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer. Je veux donc me hâter de détourner les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt un anneau qui étoit d'un très-grand prix, et qu'il aimoit fort ; il le jeta en ma présence du haut d'une tour dans la mer, et espéra, par cette perte, d'avoir satisfait à la nécessité de subir, au moins une fois en sa vie, les ri-

glement causé par sa prospérité. Les maux qu'on choisit, et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux: nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrates ne savoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher, par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point le sacrifice; et Polycrates, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avoit avalé l'anneau; le poisson avoit été pris, porté chez Polycrates, préparé pour être servi à sa table, et l'anneau trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le temps s'approchoit où ses prospérités devoient changer tout-à-coup en adversités affreuses. Le grand roi de Perse Darius, fils d'Hystapes, entreprit la guerre contre les Grecs. Il subjugua bientôt toutes les colonies Grecques de la côte d'Asie, et des isles voisines qui sont dans la mer Egée. Samos fut prise, le tyran fut vaincu; et Boxente, qui commandoit pour le grand roi

n'avoit pu ...
qu'il avoit cherchés, périt tou
le plus cruel et le plus infâme
supplices. Ainsi rien ne mena
hommes de quelque grand malh
trop grande prospérité.

Cette fortune, qui se joue si
des hommes les plus élevés, tir
poussière ceux qui étoient les p
reux. Elle avoit précipité Polyc
de sa roue, et elle m'avoit fai
plus misérable de toutes les con
me donner de grands biens. I
me les ôterent point; au contr
grand cas de ma science p
hommes, et de la modératio
j'avois vécu pendant que j'
... tyran. Ceux qui

honorablement. Chacun s'en réjouit ; car j'étois aimé, et j'avois joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement ; mais je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y trouver Alcine, qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres ; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué sur un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelqu'isle écartée de la mer. On ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage peu de temps après vers l'isle *de Carpathe*, et qu'ainsi il ne restoit plus

rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien-aise de revoir ces lieux qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polystrate et ma mère Phidile étoient morts. J'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux, et

ıandai qu'ils fussent exclus à ja-
'être mes héritiers ; les juges l'or-
ent. Alors je montrai les richesses
.vois apportées dans mon vaisseau.
découvris que j'étois cet Aristonoüs
oit acquis tant de trésors auprès de
ıte de Samos, et que je ne m'étois
marié.
frères se repentirent de m'avoir traité
stement ; et dans le desir de pouvoir
jour mes héritiers, ils firent les der-
fforts, mais inutilement, pour s'in-
dans mon amitié. Leur division fut
que les biens de notre père furent
ɜ. Je les achetai, et ils eurent la dou-
ɜ voir tout le bien de notre père pas-
ns les mains de celui à qui ils n'a-
pas voulu en donner la moindre par-
insi ils tombèrent dans une affreuse
:té ; mais après qu'ils eurent assez
eur faute, je voulus leur montrer
on naturel. Je leur pardonnai ; je les
lans ma maison ; je leur donnai à cha-
ɜ quoi gagner du bien dans le com-
de la mer ; je les réunis tous. Eux et
:nfans *demeurèrent* ensemble paisible-
hez moi. Je devins le père commun

de toutes ces différentes familles. Par leur union, et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai appris à être bon et sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des isles Cyclades, qui m'a assûré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon dans son isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre; la parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de

se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant. O vous! qui habitez avec lui dans cette isle, le connoissez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux, en récompense, vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans, jusqu'à la cinquième génération! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu!

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler, au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs :

Je suis, ô mon père! celui que vous cherchez : vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi, et je ne puis douter en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux : la reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul.

J'avois ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi à

et j'ai mieux aime demeurer dan
me consolant dans mes malheu
mépris des vaines richesses, et
emploi de cultiver les muses dan
sacrée d'Apollon. La sagesse,
tume les hommes à se passer de
être tranquilles, m'a tenu lieu
tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sop
voyant arrivé au temple, propo
noüs d'y faire sa prière et ses o
firent au dieu un sacrifice de
plus blanches que la neige, et d
qui avoit un croissant sur le fr
deux cornes; ensuite ils cha
vers en l'honneur du dieu qui
vers, qui règle les saisons, qui

chez lui le vieillard avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoignés à Alcine même s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur le bord du fleuve Xante, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps, et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui chantoient nuit et jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux. Toute la plaine étoit couverte de moissons dorées; les collines qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante et gracieuse; le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur.

En s'avançant *le long* du fleuve, Sophronyme *apperçut une* maison simple et mé-

diocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis verd. Les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin, paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans une salle, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins ; et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont *Hymette* dans l'Attique. Il y avoit des légumes du jardin, et des fruits qu'on venoit

de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar couloit de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie ; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger : voilà où il conversoit avec ses amis : voilà où il jouoit à divers jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode et Homère : voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve ; puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages ; les mères bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. *On voyoit* par-tout les ouvriers *empressés qui aimoient* le travail pour l'in-

térêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux, et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres ; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin, par votre vigilance, une fin plus douce que la sienne. En même-temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités prescrites par les loix ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs ; avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables. Il remplit *les greniers* des riches présens de Cérès, *et les celliers* d'un vin de Chio, digne d'être

servi par la main d'Hébé, ou de Ganymède, à la table du grand Jupiter. Il y met aussi du vin Parménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, et dans les gras pâturages de la Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme. Il lui donne encore cinquante talens euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smirne, de Lébède et de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation. Aucun de ses parens n'osa *se plaindre de ce* qu'il venoit de donner à *Sophronyme. J'ai laissé*, leur disoit-il, *po*

dernière volonté dans mon testament, cet ordre que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes *les graces* de la nature renaissante au prin-

Une année, il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant desiré; il soupiroit amèrement; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui sembloit doux; il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit : toujours tourné vers le port, il demandoit à tout moment si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un; mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas; il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent.

Amphiclès, ancien ami du mort, et à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs. Je ne vous verrai plus; la mort me seroit douce pour vous voir, et pour vous suivre dans les champs *élisées, où votre ombre* jouit de la bienheu*reuse paix que les dieux* justes réservent

la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnoissance sur la terre. Vous avez montré, dans un siècle de fer, la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue. Mais hélas! ce qui devroit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres! si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! O Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, et qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout. Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans

victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau. Il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de l'Acarie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles vêtus de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un, sans louer aussi l'autre, *et séparer deux* hommes si étroitement *unis, même* après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

LETTRE

DE J.-J. ROUSSEAU,

A un jeune homme qui demandoit à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrois vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez. Je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, monsieur, *n'est pas une* science qui s'apprenne *avec tant d'appareil*. Pour être vertueux, il

à ce goût que vous dites avo
contemplative, et qui n'est q
de l'ame condamnable à tout
tout au vôtre. L'homme n'est
méditer, mais pour agir. La
que Dieu nous impose, n'a
doux au cœur de l'homme d
livre en vue de remplir son
vigueur de la jeunesse ne v
donnée pour la perdre à d'ois
plations. Travaillez donc, m
l'état où vous ont placé vos
Providence. Voilà le premier
vertu que vous voulez suivre
jour de Paris, joint à l'emp
remplissez, vous paroît d'un
alliage avec elle, faites mieux

e à supporter en province, que la for-
à poursuivre à Paris ; sur-tout quand
ait, comme vous ne l'ignorez point,
les plus indignes manèges y font plus
ipons-gueux, que de parvenus. Vous
evez point vous estimer malheureux de
: comme fait M. votre père ; et il n'y
int de sort que le travail, la vigilance,
ocence et le contentement de soi ne
ent supportable, quand on s'y soumet
ue de remplir son devoir. Voilà, mon-
·, des conseils qui valent tous ceux
vous pourriez venir prendre à Mont-
ncy. Peut-être ne seront-ils pas de
: goût, et je crains que vous ne preniez
e parti de les suivre ; mais je suis sûr
vous vous en repentirez un jour ; je
souhaite un sort qui ne vous force ja-
à vous en souvenir. Je vous prie, mon-
·, d'agréer mes salutations très-hum-

MELCOUR fut privé de ce
voit le jour, dans un âge où
sentir toute l'étendue de cett
ses oncles le retira chez lui
avec son fils, et prit le plus
leur éducation. Florainville
unis par les liens du sang, l
tôt par ceux de l'amitié, que
vivre ensemble augmenta de
Leur naissance les appeloit au
qu'ils eurent l'âge requis pou
leur obtint de l'emploi dans l
ment. Florainville avoit tou
tude. La dissipation qu'entra
litaire, en temps de guerre pr
(et nous y étions alors,) ne c

profondes, lui firent abhorrer, sur toutes choses, la criminelle pratique du duel, trop en vogue dans le temps qu'il commença à servir.

La différence des goûts diminua peu-à-peu l'amitié qui étoit entre ces deux jeunes gens. L'amour du plaisir aveugla Florainville. Il se dérangea. Ses dettes s'accumulèrent. Melcour le plaignit, l'aida de sa bourse, et chercha à le retirer du précipice où il alloit se plonger. Il lui représenta combien sa conduite l'aviliroit aux yeux des gens sensés. Ceux-même, lui disoit-il, qui applaudissent à présent à vos foiblesses, seront les premiers à vous accabler des railleries les plus piquantes, dès qu'ils vous verront sans ressource. Ils se disent vos meilleurs amis; vous les croyez.... Ils vous ont éloigné de moi. Ils m'ont peint à vos yeux sous les traits les plus défavorables; et s'ils ne sont point parvenus à éteindre l'amitié que vous m'avez jurée, au moins l'ont-ils affoiblie..... Les méchans savent combien ma tendresse pour vous est sincère. Ils sont instruits des soins que j'ai pris jusqu'ici *de vous éclairer* sur leurs perfides *desseins; et ils veulent* m'en punir. O m

ami ! s'ils parvenoient à m'enlever
cœur, leurs succès ne seroient qu
complets. Mais je ne vous parle pas i
moi seul, mon cher Florainville ! A
des sentimens qui unirent notre en
ne plongez pas le poignard dans le s
meilleur des pères. S'il étoit témc
excès auxquels vous vous abandon
en mourroit de douleur.

Tous ces discours accablèrent F
ville. Il promit de changer ; mais s
fides compagnons de débauche lui pr
rent le crime sous des dehors si séd
qu'il fut trop foible pour résister. M
sachant qu'après avoir perdu au j
sommes considérables, il étoit allé c
son chagrin dans un lieu infâme,
aller trouver, et lui rappela avec fc
devoirs, et les promesses qu'il avoi
de les remplir.

Florainville ne se connoissoit plu
porta contre son cousin à des excès i
sables. Il tira son épée. Melcour r
de se battre, ce furieux lui tint les
les plus insultans. Dans sa rage,
frappé, si quelque reste de raison
arrêté. Son cousin, toujours aussi

quille, ne se laissa pas émouvoir; malgré tout ce qui rendoit Florainville indigne de partager sa tendresse, il ne vit en lui qu'un parent dont il étoit l'ami.

Celui-ci ébranlé par cette égalité d'ame, revient à lui-même. Il a honte de ses emportemens. Il en demande mille excuses. Sa grace étoit dans le cœur de Melcour. Il ne la sollicite pas long-temps. Mille tendres embrassemens furent le gage de leur réconciliation.

Un officier d'un autre régiment avoit assisté à leur dispute: il avoit été témoin du peu de retenue de Florainville; et le flegme de son cousin lui avoit paru l'effet de son peu de courage. Il ne manqua pas d'en faire des plaisanteries très-fortes; elles furent entendues de quelques-uns des camarades de Melcour. Dans la carrière de l'honneur, le moindre soupçon paroît injurieux. On fit les recherches les plus exactes, et l'on découvrit ceux qui avoient donné lieu aux propos de toute la garnison. On leur fait dire que le corps a été insulté en leurs personnes, et que c'est à eux à le venger. Ils n'ont pas même le choix des moyens. Si ce qu'on raconte de leur dispute est vrai, ils

doivent se battre, ou égorger celui qui a e
l'audace d'en imposer avec autant de mal
gnité. Qu'on se peigne la situation de Me
cour ! Ses principes lui défendent le duel
et, s'il cède aux cruelles volontés de so
corps, il se trouve réduit à l'affreuse néces
sité de plonger son épée dans le sein de so
semblable, de son parent, de son ami.
a beau représenter les motifs qui l'ont guidé
on ne lui répond qu'en désignant l'endro
où il doit se rendre, et les armes qu'il do
apporter. Rien n'égale son désespoir. Il
retire chez lui. Florainville, qui vient
chercher, le trouve les coudes appuyés su
une tables, son visage couvert de ses main
ses larmes coulent en abondance ; il n'in
terrompt ses sanglots que pour répéter
nom de Florainville. A ce spectacle, celu
ci ne se possédant plus, se précipite au
genoux de son ami. Sa vue retrace à Mel
cour toute l'horreur de son état ; il le re
pousse..... Quoi ! dans un moment je do
te poignarder, et tu t'offres à mes yeux!.
Il tombe dans les bras de son cousin ; se
pleurs coulent avec plus de force. O Florai
ville ! dit-il d'une voix étouffée ; si ma mai

Que dirai-je à ton père? Hélas! il n'a donc pris tant de soins de mes premières années, que pour me voir teint du sang de son fils... O! malheureux vieillard! quel que soit le succès de cet horrible combat, il sera pour ton cœur paternel une source de larmes.

Dans le moment, quelques officiers forcent la porte : ils viennent pour avertir Melcour qu'il ne peut se faire attendre plus long-temps; que c'est donner lieu de soupçonner sa valeur. Quel affreux moment! Ces deux amis se tiennent étroitement embrassés. Ils ne répondent que par des sanglots.

Cependant Florainville, chez qui le cruel honneur parle encore plus haut que l'amitié, rompt le premier ce douloureux silence. Il se lève, tend les bras à Melcour qu'il n'ose regarder. Alors celui-ci : Quoi! tu veux, barbare, que j'aille... Non, cruel, non : que vos vains préjugés me déshonorent; j'y consens. Je ne serai pas homicide... Vous voulez ma mort : eh bien! venez vous-même m'arracher une vie que je déteste. Il se lève, se promène à grands pas : *M'armer contre* lui, s'écrie-t-il! *Florainville, je te verrai* expirer de ma main!...

et ton père... il me redemandera son fils... — Où est mon fils ! où est mon fils ! et je serai couvert de son sang ! . . — Quel crime avoit-il commis pour que ton bras... — Aucun, aucun ; ô mon second père ! . . . La vengeance ne m'a point égaré... C'est en nous embrassant que nous avons tourné nos épées l'un contre l'autre... Un barbare préjugé m'a aveuglé : il est tombé sous mes coups, victime d'un faux honneur... Non... non, ô Florainville ! A ces mots, il se jette sur son cousin, le serre étroitement contre son sein. — Je ne serai point ton assassin, non... et vous, retournez vers ceux qui vous ont envoyé : dites-leur que Melcour préfère un prétendu déshonneur à un crime... au plus affreux des crimes... Son sort est décidé par cette réponse. Ses camarades viennent lui annoncer, avec tous les témoignages d'un sincère regret, qu'il ne peut plus être membre du corps, puisqu'il a refusé de se battre. Qu'on se peigne Florainville, écoutant cet arrêt. C'est lui qui a plongé Melcour dans cet abîme de maux. Le déshonneur de son cousin est l'ouvrage *de ses dérèglemens*. Tout ne fait qu'aug-

ites; on l'arrache malgré lui à cette scène douleur.

Melcour, resté seul, ne balance pas long- ıps sur le parti qu'il doit prendre; il ne ournera pas dans sa province pour es- 'er des mépris qu'il n'a pas mérités. En endant que sa malheureuse aventure y t oubliée, ou présentée sous son vérita- point de vue, il va chercher à perfec- ıner, par des voyages, les connois- ces qu'il possède. Dans la nuit même, fait tout préparer pour son départ, et it une lettre à son cousin, dans laquelle ndique les moyens de lui faire passer ses enus, dont son âge lui permet de dispo- . Il instruit Florainville de ses projets voyages.

« Quant à vous, ajoute-t-il, apprenez re sort à mon oncle; qu'il sache qu'on oulu me forcer à vous égorger, qu'il en misse! et si ces barbares, dont un faux ıneur est le seul guide, me croient in- ne de servir ma patrie, qu'au moins votre e applaudisse aux efforts courageux que faits pour nous épargner un crime.... elle leçon!... vous en profiterez, ô mon *Florainville!* Déjà votre aveuglement

a cessé... aimez-moi, aimez-moi toujours et si vous m'avez rendu votre cœur, gardez vous de me croire malheureux. »

Dès la pointe du jour, il part, accom pagné d'un seul domestique. Il avoit fai trois ou quatre lieues ; il apperçoit à quel que distance du chemin, un parti ennem sur le point de mettre en déroute un corp moins considérable des nôtres. Il ne peu voir des François prêts à être vaincus, san brûler de les secourir : la grandeur du dan ger disparoît à ses yeux ; et n'écoutant qu la gloire, ce même Melcour, de la valeu duquel ses camarades ont osé douter, vol sur le champ de bataille, fait des prodige enlève un drapeau aux ennemis, et le François sont vainqueurs.

L'officier-général qui commandoit ce dé tachement, enchanté de la bravoure d jeune inconnu, le prie avec instance de lu dire son nom. Je me ferai connoître dan un instant, monsieur, lui répondit-il mais, permettez que je vous demand quelle est votre destination actuelle. — J vais prendre le commandement de la garni *son voisine* (c'étoit celle d'où Melcour ve *noit de sortir.*) Eh bien ! j'aurai l'honn

de vous accompagner, et c'est-là que je veux recevoir les éloges que votre bonté daigne me prodiguer.

Ils arrivent. Monsieur, lui dit Melcour, la seule grace que je vous demande, c'est de convoquer chez vous les officiers du régiment de ***, (celui qu'il a quitté.) Ils se rassemblent. Melcour paroît. Reconnoissez, messieurs, leur dit-il, la victime infortunée d'un faux honneur qui vous rend injustes et cruels, et auquel cependant vous sacrifiez presque tous. Parce que j'ai refusé de tremper mes mains dans le sang d'un parent dont je suis l'aîné, et qui effaça la faute la plus légère par les larmes du plus sincère repentir; parce que j'ai écouté la voix de l'humanité et de la religion; parce que j'ai respecté les loix de l'état, vous m'avez jugé indigne de porter les armes pour ma patrie. Les préjugés vous ont aveuglés: vous n'avez pas craint de m'accuser de lâcheté; je me suis vengé de cette accusation injurieuse, et ce drapeau que j'ai enlevé aux ennemis de mon roi, rend un témoignage assez glorieux de ma valeur. Tous ses camarades l'entourent, l'embrassent, *et réparent*, par les éloges qu'ils lui

prodiguent, et par les excuses qu'ils lui font, le soupçon odieux qu'ils avoient osé former contre lui.

Le général étonné, attendri de la grandeur d'ame que vient de déployer Melcour, le presse de reprendre son rang, en attendant qu'il puisse rendre compte au ministre d'une aussi belle action. Melcour cède à ses instances, unies à celles des officiers de son corps. Acceptez, lui dit l'officier-général, l'emploi dont on vouloit vous priver hier, comme un aveu tacite de l'injustice du préjugé qui vous condamnoit; et puisse votre exemple, monsieur, le déraciner entièrement! Puis, se tournant vers les officiers qui l'entouroient: Ce vertueux jeune homme vous apprend à ne pas accuser de lâcheté celui qui, fidèle aux loix du véritable honneur et de la patrie, refuse d'être un vil meurtrier. Revenez, messieurs, de la funeste erreur qui vous fait voir l'homme vraiment courageux dans celui qui ne craint pas d'égorger son semblable pour laver une injure. Reconnoissez-le plutôt dans celui dont l'ame est assez grande pour *renoncer* au plaisir de la vengeance; remettez désormais à un jour de bataille à vuider

uerelles particulières. Que vos triom-
sur les ennemis de l'état soient le sup-
de celui qui vous aura offensé ; ou si
lte que vous avez reçue l'exige , que
ix impriment à votre adversaire une
ineffaçable ; livrez-le à l'opprobre pu-
mais que tous vos éloges soient réser-
Melcour, et à ceux qui auront la ma-
mité de suivre l'exemple qu'il nous a
é en ce jour.

ıdant toute cette scène, qu'on se pei-
es transports de Florainville ; qu'on se
résente tenant son cousin étroitement
contre sa poitrine, l'arrosant des lar-
délicieuses de la joie. C'est dans cet
ux moment qu'il abjure ses fatales er-
; et fidèle cette fois aux promesses
a faites, il n'est pas besoin de dire
mérita, ainsi que son vertueux ami,
élevé aux premiers grades du service
aire.

LA NÉCESSITÉ
DES BONS PRINCIPE

Au commencement de ce siècle, Sheldon, femme du chevalier Philippe don, avoit vu, dans le comté de Middl la fortune de son mari et la sienne, pr dévorée par l'amour qu'avoit son mari les plaisirs de la table et de la chass par les complaisances déraisonnables q avoit eues pour seconder sa dissipatic

Née d'un caractère insouciant et f qui l'avoit conduite à sa ruine, elle r sura la profondeur de l'abîme où elle s laissée entraîner, que lorsqu'elle vit nir d'Oxford un fils qui y avoit été éle dont la présence ranima, ou plutôt f tre dans son ame, un sentiment ma qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

D'une figure aimable, d'un cœur d d'un esprit éclairé, le jeune Sheldo versant des larmes de tendresse sur l de sa mère qu'il n'avoit point vue *dix ans*, la pénétra du sentiment le *rif de* repentir et de douleur, lor

entrevit le peu de secours dont lui seroit son père et elle-même.

Les suites de l'intempérance avoient accablé de goutte le chevalier Sheldon, qui accéléroit chaque jour l'imbécillité dont il étoit menacé, par l'usage immodéré des boissons les plus fortes.

Le jeune Sheldon s'apperçut bientôt du désordre des affaires de son père, et conçut le projet de passer dans les colonies, pour aller chercher de quoi soutenir des parens pour lesquels il avoit un respect et un attachement sans bornes.

Il fit part à sa mère de ce dessein, qui la déchira. Elle avoit pu se priver long-temps d'un bien dont elle ne connoissoit pas le prix; mais depuis qu'elle avoit vu son fils, et que son mérite l'avoit frappée, elle ne pouvoit plus s'en séparer; et elle mit à son embarquement des obstacles si tendres, que Sheldon ne partit point.

Dans ces circonstances, un parent du chevalier Sheldon mourut à Londres sans enfans, et laissa une fortune assez considérable, à laquelle Sheldon le fils étoit appelé; mais le *testament* étoit attaqué: c'étoit *un procès qu'il falloit* soutenir; et Sheldon

le père étoit hors d'état de sortir de s
son.

Il n'y avoit que lady Sheldon ou sc
qui pussent aller solliciter une décis
vorable à Londres, parce que l'un de
devoit nécessairement rester près du
teux chevalier, qu'on ne pouvoit qui
seul jour. Si c'étoit le jeune homme
chargeât de cette poursuite, on ex
peut-être sa sagesse et ses mœurs, da
capitale qui passoit pour en être le tor
C'étoit la crainte honnête de mylady
pensoit encore en bonne mère de pro
et ce fut le motif qui la fit solliciter vi
auprès de son mari, la procuration d
avoit besoin pour se charger de cette a
Elle trouvoit d'ailleurs un plaisir i
aller s'occuper pour un fils, dont ell
trop long-temps négligé les intérêts.

Dès qu'elle eut fait les arrangem
cessaires pour laisser à son mari que
qui pût la suppléer pour les soins
avoit besoin, elle partit, et laissa l
et raisonnable Sheldon auprès d'un
dont il tâchoit chaque jour de modé
habitudes vicieuses qui menaçoient s

Arrivée à Londres, où le trop fame

s, né comme elle dans le comté de Mid-
sex, étoit alors, ce fut une des premiè-
connoissances qu'elle fit dans cette ville,
s en prévoir les conséquences. Sa répu-
on d'un des écrivains les plus dangereux
ce siècle, loin d'empêcher qu'il n'eût de
-grandes liaisons à la ville et même à la
r, sembloit les favoriser et les augmen-
chaque jour. Mylady Sheldon, qui,
bord, n'étoit occupée que des moyens
balancer le crédit de ses parties adver-
, crut ne pas pouvoir contracter une so-
té plus utile que celle du juge-de-paix
comté d'Essex.
l la servit en effet avec chaleur contre
gens qui lui disputoient mal-à-propos
biens du parent de son mari; mais,
ame ils s'étoient particulièrement atta-
s l'un à l'autre, à la faveur du voisi-
ge, leur intimité devint bientôt funeste
ylady, qui suça insensiblement le poi-
de l'incrédulité que professoit ouverte-
nt son ami, tant par ses écrits, que par
discours aussi peu ménagés.
Étonnée de toutes les nouveautés dont il
ppoit *chaque jour* sa foiblesse et sa con-
ce naturelle, elle fut d'abord la plus do-

cile de ses élèves, et fit des progrès si rapides dans la commode science du doute, qu'elle devint en peu de temps l'objet de la vénération et de la flatterie de son maître, et de celle des Toland et des Tindal, que Collins avoit présentés à mylady, comme ses aides-de-camp dans les combats qu'il livroit à toutes les vérités reçues.

Le procès de la succession n'en étoit pas plus négligé, et prenoit même une assez bonne tournure, lorsqu'elle apprit par son fils que le chevalier Sheldon venoit tout-à-coup de mourir d'une goutte remontée, et dans les meilleurs sentimens possibles. Cette dernière circonstance de la lettre du jeune Sheldon, lui fit lever les épaules; et cette force qu'on avoit fait passer dans son esprit, lui fit soutenir avec courage une nouvelle qui l'eût attendrie quelques mois auparavant.

Son premier soin fut alors d'appeler son fils auprès d'elle, pour étendre, disoit-elle, ses connoisances, pour surmonter de petits préjugés, que la province et le collége avoient dû laisser dans son esprit, et *pour lui faire* partager les leçons de ses

Sheldon, en effet, arriva bientôt à Londres : mais quel fut son étonnement et sa douleur, lorsqu'il vit sa mère transformée en catéchiste enthousiaste de l'incrédulité ! Tout ce que son séjour avoit produit d'heureux pour le dénouement du procès, ne put le consoler de la perte qu'avoit faite lady Sheldon, des premiers principes de son éducation, les seuls qui soient faits pour le bonheur même de cette vie.

Il dissimula cependant ; il écouta patiemment les Tindal et les Collins, sans avoir l'air de se laisser entraîner vers eux, mais sans leur dévoiler l'effroi intérieur que lui causoient la hardiesse et la témérité de leurs réflexions sur les objets les plus respectables.

Lady Sheldon s'étonnoit et s'impatientoit même quelquefois de la lenteur avec laquelle son fils se portoit vers l'abus moderne de la philosophie, qu'on honoroit du nom de vérité ; et celui-ci, déjà sans doute rempli du projet qu'on lui verra mettre à exécution dans la suite, eut l'air de se rendre à la fin, et de vouloir être aussi digne que sa mère *des éloges du fameux* triumvirat.

L'affaire de l'hérédité fut enfin portée à

l'audience, et perdue de la part des cont
dicteurs de Sheldon, qui obtint aussi-tôt
sa mère de la précéder dans sa terre, où
alloit l'attendre. L'exécution de l'arrêt
l'envoi en possession furent donc enc
confiés à mylady, qui ne perdit point
temps pour se rejoindre à un fils qu'elle a
roit, et dont elle alloit dépendre, puisq
toute la fortune de sa maison étoit sur
tête de Sheldon.

La connoissance qu'elle avoit de la te
dresse de ce fils, ne lui laissoit aucun do
sur les procédés qu'elle en attendoit, et e
se regardoit comme la plus heureuse
mères.

Elle avoit fait part à Sheldon du jour
de l'heure de son arrivée, et elle ne fut
médiocrement surprise de n'avoir vu p
sonne venir au-devant d'elle, et d'av
pénétré jusques dans les cours du châtea
sans avoir rencontré qui que ce soit. Sh
don seroit-il absent ou malade, se diso
elle en frémissant?

Elle entre dans le salon, et y apperç
son fils mollement étendu sur une bergè
un livre à la main. Il se lève, vient à e

cette effusion d'un cœur qui sait aimer... Sheldon ! mon cher Sheldon ! lui dit my lady, que signifie la réception que vous m faites ?

—Eh quoi ! auriez-vous à vous plain dre, madame ?.... Je suis très-aise, ma fort aise, en vérité, de vous voir. Vou êtes peut-être fatiguée : je vais vous mon trer votre appartement.

—Me le montrer ? et ne le sais-je pa n'ai-je pas toujours le mien ? — On a é dans la dure nécessité de faire ici quelqu petits changemens ; vous voudrez bien, m dame, vous prêter aux différences qu'on a mises.

Il donne en même temps la main à mère, et la conduit à un des coins du ch teau, où l'appartement le plus obscur et moins commode est destiné pour elle. Dé ses gens y ont porté ses malles, et à pei l'est-elle entrée, que Sheldon lui fait u humble révérence, et se retire plus en l qu'en fils tendre, dans la crainte, dit-i de l'importuner dans ces premiers m mens.

L'étonnement de mylady étoit si gran qu'elle s'étoit assise sans pouvoir profér

une seule parole, et qu'elle avoit vi
don la quitter sans pouvoir le ra
L'heure du souper arrive : on lui
mander si elle descendra, et mylad
gnée, repousse hors de chez elle le v
lui fait cette question ; elle s'enfer
n'insiste point, et elle passe, dan
tation et le trouble, la plus crue
nuits.

Le lendemain son fils ne paroît
envoie cavalièrement demander de s
velles. Mylady n'y tient point ; el
cend chez Sheldon ; et les larmes au
se précipite dans ses bras qu'il retire

Sheldon, d'un sang-froid insoute
lui demande ce qu'elle a : Ce que j'
dit-elle ? ô mon fils ! vous m'en f
question ? est-ce bien vous que j'a
et dont je me croyois aimée, qui me
ainsi ? vous osez chasser votre mère
appartement ! — Ah ! ce n'est que c
est destiné, madame. — Et à qui, s
plaît ? — A ma femme. — A votre f
Quoi ! vous vous mariez ? — Incessa
— Et je n'en suis pas instruite ; et
pas présidé au choix de votre épous
Chacun ici pour soi, ma mère : vo

nsez pas.... vous la verrez; on vous la ntrera.... Je ne prétends pas vous la ca-er; mais vous auriez peut-être désapprouvé n choix, et je prétends bien m'écarter de petites règles de convenances, de ces raves sociales qui ne retiennent que des s.

l appelle alors un domestique, et donne re qu'on fasse descendre Léonora. Quelle cette Léonora, dit lady Sheldon? C'est future, répond son fils; et en même ps on voit entrer une petite personne ne assez jolie figure, mais sans noblesse, s maintien, sans décence, ridiculement hargée de toute l'exagération des modes. ldon la lui présente, et mylady se re- avec effroi. — Mais quelle folie, ma- e, et à qui en avez-vous? C'est la plus able cantatrice de Londres que j'ai ame- ici avec moi. — Pour l'épouser, Shel- ? Oui, madame! interrompt Léonora, r m'épouser en nœuds légitimes. Je ne pas venue me claquemurer dans un eau de l'autre siècle pour autre chose. bien en bonne forme la promesse par t de votre fils, et j'espère, maman, vous voudrez bien signer au contrat.

Une fille de spectacle, s'écria
Puisse cette main se sécher avant
participer à l'infamie de mon fils !
A ces mots, Léonora veut pren
role ; mais elle se trouble ; elle t
un siége et sévanouit. Sheldon a
secours, et on entraîne la petite
dans un autre appartement.
Écoutez-moi ! mon fils ! dit a
lady, la bouche palpitante, le cœ
l'œil en courroux : non ! non ! je r
tirai jamais à ce que vous attende
Une fille sans naissance, et sans r
paremment. — Mais, madame, v
tonnez. Vous voilà tout à travers
formules bourgeoises dont je vous
venue. Qu'est-ce que de la naiss
des gens qui pensent comme nou
mœurs, est-ce qu'on en parle enc
fi donc ! A peine avez-vous quitt
tres et les miens, et déjà vous
dans vos vieilles façons d'envisag
ses. Oh ! je ne suis pas de cette
quence-là. Graces à vos soins, j'
évidence que tout aboutissoit ici-
térêt personnel, à notre satisfacti
duelle, et j'ai pour toujours abju

sillanimités qui nous retiennent dans des craintes que rien n'a le droit de nous inspirer. Je puis disposer de moi quand et comme il me conviendra, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'aie pas acquis des lumières en pure perte, et que ma nouvelle sagesse tourne à mon profit. Si cela ne vous convenoit point (ce qui m'étonneroit fort,) alors il y a un parti à prendre. La liberté. C'est la devise d'un Anglois. Une petite pension qu'il faudra bien vous faire, peut vous mettre dans le cas de vivre où vous voudrez. — Arrête ! ingrat ! interrompit mylady, tu m'épouvantes. Qu'est devenue cette ame douce et bonne que je te connoissois ? — Premièrement, il n'y a point d'ingrats, ma mère, parce que tout ce qu'on a eu l'air de faire pour les autres, c'est pour soi-même qu'on l'a fait; que nous sommes le véritable et l'unique centre de nos actions, et qu'à la place de ce mot de bienfaisance, follement imaginé, il faut écrire par-tout : amour-propre, intérêt. Ce sont les élémens de ce que nous avons appris vous et moi. D'ailleurs je suppose avec vous que je sois dans l'erreur, que ma conduite soit condamnable, *si je suis* un agent nécessaire, votre

courroux est injuste et inutile. O
sait mieux que vous, ma mère ?
a-t-on pas prouvé que nous somm
ciblement déterminés à chaque inst
les circonstances où nous nous t
et par les causes qui nous meuvent
précisément telle action, et à ne p
faire une autre ? Rappellez-vous,
le mot victorieux de notre mentor,
oracle de Londres : « Il étoit aussi
sible que Jules César ne mourût
le sénat, qu'il est impossible que
demi fassent six. » Point de répons
convenez-en.

Ah ! mon fils, ah ! Sheldon, s
mère, je vous ai donc perdu ; j'
étouffé toutes vos vertus, en vous
d'écouter le monstre qui m'abusoit
lumière vous jettez dans mon ame
Sheldon, ce n'est point mon intér
vois ici, daigez m'en croire, c'est
Votre ancien caractère étoit si dou
étiez si digne de l'estime des honnêt
et vous allez les effrayer désorma
doutez point. On vous fuira, vous
voyois recherché par tout le monde.
grace, revenez à vous-même ; je le s

e faux principes feroient des monstres de
ous. Soyons ce que nous étions, mon fils,
ant le funeste voyage de Londres. Aidez-
oi à me pardonner le petit orgueil dont
avoit rempli mon esprit, et la part fu-
ste que j'ai malheureusement à votre
angement. Ah! Sheldon, n'épousez point
onora, ne vous avilissez point, ne pu-
sez que moi. Je le sens, je l'ai mérité;
is vous, croyez vous encore digne de
re propre respect.

A ces mots, Sheldon court à sa mère,
torrent de larmes coule de ses yeux; il
ient serrée dans ses bras; il la couvre de
it baisers. Oh! ma mère, s'écrie-t-il, à tra-
s les sanglots qui ccupent sa voix, je
is ai donc sauvée de la contagion. Il n'a
lu que mettre en action une partie des
ncipes séducteurs que vous adoptiez dans
livres, ou dans les conversations de vos
itres, pour exciter votre horreur. Oh!
respectable et tendre mère, pardonnez
otre fils le ton d'insolence qu'il s'est vu
cé de prendre avec vous pour opérer cette
se qu'il espéroit. Ah! si vous saviez ce
il m'en *a coûté* pour m'y résoudre, ce
j'ai souffert pour ne me pas démentir :

vingt fois j'ai été tenté de me jetter à vos pieds, comme je m'y précipite actuellement, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé ma grace. — Ta grace, vertueux Sheldon ! et n'est-ce pas à moi que tu es obligé de la faire ? Lève-toi, lève-toi, fils estimable d'une indiscrète mère, qui n'aura plus de guide que ton cœur. Mais, dis-moi, Sheldon, quelle est donc cette Léonora ? — La nouvelle femme-de-chambre de votre amie lady Seners, qui a joué son rôle et son évanouissement à merveille, et à qui vous pardonnerez comme à moi. — Oh ! je t'en réponds. Ce qui m'étonne actuellement, c'est que je ne l'aie pas deviné d'abord. — Je le craignois un peu, et ne le souhaitois pas. — Tu as raison. Il a fallu que j'y fusse trompée, et qu'une nuit entière passée à réfléchir et sur toi et sur moi-même, me préparât au repentir et à la honte du faux bel-esprit, dont j'avois laissé remplir ma tête.

Alors Sheldon fit un signal, dont il étoit convenu, et Léonora reparut avec lady Seners, sa maîtresse, mais dans l'habillement convenable à son état, et dans la posture de quelqu'un qui demande grace. Lady Sheldon enchantée, l'embrassa, ainsi que son

ne fut plus que la meilleure et la
ıête mère du comté, dont elle au-
sans le courage de son fils, la plus
t la plus dangereuse.

LETTRE

une demoiselle à son amie, sur un
ait de vertu de son amant.

hier, ma chère amie, un jour de
pour mon amant. Je lui avois rendu
n le regardant comme incapable
fidie. Il arriva hier au matin, pen-
nous étions à déjeûner; et il ar-
à propos : car, comme je parois-
ɜu triste, tout le monde me faisoit
de ma mélancolie. L'arrivée de
nt fit cesser ces plaisanteries, qui
ɔoient à m'ennuyer. Quand on eut
l'aimable jeune-homme nous pria,
: et moi, de lui accorder, sans té-
n moment d'entretien. Nous pas-
ns une salle, dont mon père ferma
sur nous, en mettant la clef en
ıprès que nous eûmes pris nos siè-

ges, Rivers lui adressant la parole : Je suis venu, monsieur, dit-il, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer, et pour vous déclarer, en vous avouant ingénûment ma situation, que je ne me crois pas digne du bonheur de posséder votre fille. Cette déclaration a de quoi vous surprendre ; mais puisque je ne puis l'épouser avec honneur, je dois être assez honnête-homme pour n'y plus prétendre. Mon père jeta sur Rivers un regard d'indignation qui lui fit baisser les yeux : Jeune homme, lui dit-il, d'un ton de dignité, je vous ai cru un cœur honnête, m'en auriez-vous imposé ? M'auriez-vous laissé ignorer quelque circonstance relative à votre famille, à votre personne, à votre fortune ? Je vous demande là-dessus une explication nette et précise : vous n'avez rien oublié pour vous faire aimer de ma fille ; au reste, si vous ne pouvez l'épouser avec honneur, ce n'est pas vous qu'elle aimoit ; mais vous n'auriez jamais dû pousser les choses à la dernière extrémité. Ma fille, après une pareille bassesse, ne doit vous regarder qu'avec horreur, qu'avec le dernier mépris.

Rivers ne parut que foiblement touché de

es reproches : ses joues se couvrirent d'une
odeste rougeur, non de cette rougeur qui
orte les livrées du crime, mais de celle qui
ed si bien à l'innocence outragée. Voyant
e mon père, par son silence, attendoit
réponse : Je suis fâché, monsieur, lui
t-il, d'un ton ferme et assûré, que vous
ez une si mauvaise opinion de moi. Si
tois un perfide et un ingrat, comme il
us plaît de le supposer, j'avoue que je
ériterois encore de plus cruels reproches :
ites-moi la grace de m'écouter, monsieur ;
suis malheureux, mais je ne suis point
upable : j'ai des droits à votre pitié, et je
mérite point votre colère. Oui, monsieur,
i renoncé à votre fille, plutôt que de voir
on père exposé aux horreurs d'une prison.
noi ! mon père privé de la vue consolante
s hommes, plongé dans une obscure pri-
n, y respireroit un air infecté, y traîne-
it dans la pauvreté une vie languissante
malheureuse ! tandis que moi, son fils,
jouirois.... O, monsieur ! c'en est trop ;
nature m'auroit puni de ma barbarie,
roit empoisonné mes plaisirs, toutes les
uceurs de l'amour. Fils ingrat, j'aurois
gé dans l'abondance, mais cette abon-

dance auroit été une malédiction. J'ai
crifié ma fortune à la liberté de mon pè
Il est vrai que j'aurois pu vous le cach
Je n'en ai pas eu la pensée. Henriette, ap
notre mariage, auroit eu assez de géné
sité pour me le pardonner, pour m'en g
der le secret ; mais je suis incapable de
tromper. Je suis incapable d'abuser de vo
bonne-foi. J'avois hier cinq mille livres s
lings ; je n'en ai plus que deux aujourd'h
Est-ce à un malheureux comme moi d'o
encore prétendre à la main de l'aimable H
riette, d'une fille unique, d'une riche h
tière ? Ma fortune n'étoit déjà que trop i
gale à la sienne. Vous aviez eu la généro
de passer sur cet article ; j'aurois été d
blement coupable, si je vous avois ca
l'espèce de néant où je me trouve rédu
Vous ne devez plus me regarder com
votre fils ; et moi, je ne dois plus regar
votre aimable Henriette comme destiné
être la chère compagne de ma vie ; j'ai
mon devoir en m'immolant pour mon pè
cette pensée m'aidera peut-être à suppo
sa perte. O ciel ! y survivrai-je ? Je n
verrai plus ! au moins mes prières, m
vœux les plus chers, seront toujours

Enseignez-lui, s'il est possible, à
)lier : je bénis mes malheurs, si ma
Henriette est heureuse. » O madame !
drois que vous eussiez entendu de quel
prononça ces dernières paroles; vous
iez été, oui, vous en auriez été extrê-
nt touchée. Il pleura; et j'imagine que
; larmes ne coulèrent avec plus de grace
joues d'un homme: mon père ne put re-
les siennes : jugez si j'en versai moi-
! Mais il faut que j'entre dans quelques
ularités par rapport à mon père. Quand
s commença son apologie, son visage
ımé de colère, parut s'adoucir, et re-
nsensiblement sa première sérénité.
ôt il parut s'attendrir ; les généreux
ıens de mon amant le frappèrent d'ad-
ion. Il écoutoit avec l'intérêt le plus
aque mot qui sortoit de sa bouche.
nglots, qui lui coupoient souvent la
, le son tremblant de sa voix, la
lre altération sur son visage, rien ne
échapper à son attention. Je fis cette
que avec un plaisir secret. Je me ré-
ois de son humanité, de cette pitié gé-
se *pour les malheurs* honorables de
nant, plus cher en ce moment que

jamais. Cette scène auroit fait plus d'im pression sur un spectateur indifférent, qu les endroits les plus touchans d'une pièc de théâtre; un cœur de marbre en auroi été ému; l'homme le plus insensible auroi versé des larmes.

Pardon! respectable jeune homme, s'é cria mon père, en regardant mon aman d'un air riant et plein d'amitié; pour avoi été trop précipité dans mon jugement, j'a été injuste: je ne devois que vous plaindre Mais comment avez-vous le secret de m'at tendrir ainsi? Je vous assure que depui dix-huit ans que j'ai perdu ma chère El mire, la mère de Henriette, je n'ai pas ré pandu la moitié tant de larmes. Mais vou driez-vous, mon ami, me faire le plaisir d m'instruire des particularités d'une histoir qui m'affecte singulièrement?

O monsieur! répondit mon amant, vou avez droit de tout exiger de moi. Je vai vous obéir, non par un motif d'intérêt, i ne me reste plus aucune espérance, et je n voudrois pas entraîner votre fille dans m ruine; mais le respect et la reconnoissanc *que je vous dois*, le desir de paroître tou *jours digne* de votre estime, tout m'enga

re un récit fidèle de ce qui s'est
e mon père et moi. Il y a deux
ıme je me disposois à rendre une
:re aimable fille, mon père qui,
, étoit sorti de grand matin,
un exprès avec un billet de sa
: lequel il me mandoit qu'un de
)aux créanciers l'avoit fait arrê-
ıire ? que de voler dans l'instant
de mon père. Je le trouvai dans
d'un de nos fermiers, n'ayant
mpagnie que celle des officiers
ent arrêté. Ils se retirèrent à la
me laissèrent la liberté de me li-
louleur, et de lui donner les con-
lont je n'avois que trop besoin
e. O Rivers ! me dit-il, en me
trer, vous voyez votre père pri-
voilà tout ce qu'il put me dire
je me fusse jeté dans ses bras. Je
bord lui parler. Nous nous assî-
es deux sur un banc, près d'une
rs, me regardant d'un air extrê-
)attu, il me fit un détail circons-
l'état de ses affaires. Ce détail
: mais *je vis* que je pouvois le
cette pensée calma un peu mon

désespoir. Il ne s'offroit à mon im
qu'un moyen de lui rendre la libe
quand je vins à songer au sacrifice
falloit faire, mon ame en frisson
reur. Ah ! monsieur, qu'il est i
de déraciner de son cœur une pas
me la mienne ! Vous, madame,
t-il, en m'adressant la parole, vo
rûtes plus charmante que jama
idées agréables et funestes se su
dans mon esprit, et me causèrent
mes sens une agitation violente
tueuse. Je n'étois plus à moi : il
que ma raison m'eût abandonné.
que ne sentois-je pas alors ? je cr
couler les larmes, entendre les
de ma chère Henriette ; mais la
dont mon père conclut l'histoire
tuation malheureuse de ses affai
mes irrésolutions. Ses regards,
nance, ses paroles, plaidèrent si
dans mon cœur la cause de l
qu'elle l'emporta à la fin. Il m'ét
sible de résister à ses mouvemer
fils ! me dit-il, vous voyez que j
cune espérance ; non, je n'ai pas l
lueur d'espérance de recouvrer v

me serrant la main et me regardant de
ir le plus tendre : C'est-là, dit-il, une
usée bien affligeante. Les horreurs d'une
ison ont quelque chose qui me révolte,
i m'épouvante ; elles ébranlent mon cou-
ge, et font un lâche de moi. Mais je n'ai
reproche à faire à personne ; c'est à moi
ul que je dois imputer mon malheur...
re enseveli vivant ! être privé pour ja-
ais de cet air pur et salubre que les plus
isérables esclaves respirent en liberté !...
on cher fils ! ne me regardez pas si ten-
rement, continua-il, en me serrant une
conde fois la main ; ne viendrez-vous pas
e voir ?... Je ne pus en entendre davan-
ge ; ces dernières paroles me percèrent
ame. Cessez, lui dis-je, de déchirer le
œur de votre fils par ces horribles pensées ;
ous n'irez pas en prison ; non, vous n'irez
as... Que voulez-vous dire ? me répondit-
; je n'ai point d'amis pour m'assister.
h ! que suis-je donc ? m'écriai-je : vous
'irez pas, si, au prix de ma fortune ou de
ma vie, je puis vous en empêcher. — Je n'y
onsentirai jamais... Je ne puis vous voir
i malheureux. Ne m'en parlez pas davan-
ge, *me répliqua-t-il* ; je ne puis entendre

une pareille proposition. Vous ne vous ri
nerez pas pour moi : je ne veux point ach
ter ma liberté aux dépens de votre bonheu
songez à ce que vous me proposez ; song
à l'aimable Henriette : ce nom vous rappe
lera à vous-même ; consultez votre cœu
et vous trouverez que c'est elle, et non p
moi, qui doit faire votre bonheur. Laisse
moi à des malheurs que j'ai attirés sur m
tête : la mort y mettra bientôt fin. Dépl
rable situation où la mort, si effrayan
pour la nature, est l'unique consolation q
me reste ! Que dis-je, une consolation ? E
seroit-elle une pour moi ? Non, il y a que
que chose après la mort de plus à craind
que la mort même : heureux l'homme ve
tueux à qui ce monstre se présente sous l
figure d'un ange, avec le sourire d'un
beauté immortelle ! Mais elle s'offre à m
sous un air hideux et menaçant, qui port
la terreur dans mon ame. Mais vous, mo
fils, quand vous serez heureux, souvenez
vous de moi ; venez me visiter de temps e
temps dans ma prison, dans mon tombeau
O mon père ! mon cher père, m'écriai-je
vous ne voulez donc pas m'écouter ? Quoi
je n'aurai pas la liberté de disposer d'u

en qui est à moi ? Je sais tout ce que je
rds, en perdant l'aimable Henriette ; je
dois plus compter sur notre mariage ;
ais, n'importe, j'ai fait mon choix : la
le idée de vous voir en prison me fait
sonner. Eh ! n'êtes-vous pas mon père ?
oyez-vous mon cœur insensible au cri de
nature ? Quels droits n'avez-vous pas à
reconnoissance, à ma tendresse, vous,
n père, à qui j'ai des obligations sans
nbre ? Songez à la douleur de ma mère,
nd elle apprendra la nouvelle de votre
lheur. Si mes prières ne peuvent ébran-
votre résolution, que son désespoir vous
che ! Il me semble aussi voir couler les
nes de ma sœur : ô mon père ! croyez
il n'est point de plus grand malheur
r votre femme et vos enfans, que celui
vous voir malheureux. Grand Dieu ! s'é-
mon père, inspire-moi ce que je dois
e : dans mes intervalles lucides, jamais
e me jugeai si coupable. O Rivers ! je ne
s songer sans rougir à tous les traitemens
ignes que vous avez eu à essuyer de ma
t. Votre bonté, cette bonté que je mérite
eu, me *fait paroître* un monstre à mes
res yeux. Mon ame est déchirée de re-

mords. Votre mère aussi, combien ne
je pas rendue malheureuse! Que je sui
férent d'un père qui ne mérite que les
dictions de sa famille! Ma conduite n
qu'une violation continuelle de mes
gations les plus sacrées: j'ai été la rui
tous ceux qui m'aimoient, de ma fe
de mes enfans, de vous, mon cher fil
neste effet du vice! mais que je suis
puni de ma folie et de ma rage!

Ici il s'arrêta, pour essuyer quelqu
mes que lui arrachoit le souvenir d'une
si attendrissante.

Quels sentimens d'admiration fit
dans mon ame cette généreuse contes
entre le père et le fils! Mon père y
aussi quelque chose d'héroïque; et
pressant de profiter de ce moment de
de Rivers, pour le tirer de peine: Gé
jeune homme, lui dit-il, rien n'est plu
que ce que vous avez fait: vous êt
mon fils que jamais; je me fais un h
de m'allier à une personne de votre
Que ces larmes vous honorent! cett
tion du malheur d'autrui, cet excè
manité, est la marque infaillible d'u
ame. Voilà une action qui répa

ustre que ne feroient pas l'orgueil
ses, la pompe des titres, le faux
ambition secondée par la fortune.
eur applaudissoit en secret à de si
anges : Rivers ne savoit s'il en
ire ses oreilles. La surprise, la re-
nce, une joie modeste, dissipèrent
s sombres nuages du désespoir, ré-
ır ses paupières : il regarda mon
.e regarda moi-même : les mêmes
étoient peintes sur nos visages.
urnant une seconde fois les yeux
père : Ma surprise est extrême,
, lui dit-il. Je ne puis comprendre
de bonté : seriez-vous réellement
lonner votre fille à un homme sans
Avez-vous oublié que je dois être
d'une famille qui vous est étran-
que. . . . N'exagérez point tant,
n père, la disproportion de votre
cette dernière preuve de la bonté
ame vous rend infiniment plus
ıes yeux. Plus je vous connois,
ıire vos vertus ; et afin de ne vous
ue le moins qu'il m'est possible en
ʒ, je vous promets de songer à
heur, et à celui de toutes les per-

sonnes qui vous sont chères : mais continuez, je vous prie ; car il me tarde d'apprendre le dénoûment de cette histoire intéressante.

O monsieur ! s'écria l'aimable jeune homme, enseignez-moi ce que je dois faire pour répondre à vos bontés : je voudrois être reconnoissant, et je ne puis vous exprimer ma reconnoissance. Mon cœur est si rempli de ce sentiment, qu'en voulant le peindre, je l'affoiblirois. O ma chère, mon aimable Henriette ! s'écria-t-il, en s'élançant dans mes bras : il osa me donner un baiser. Mon père, qu'il regarda en rougissant, ne fit que rire d'un transport si naturel.

Enfin il se rassit, et nous acheva l'histoire des malheurs de son père : il parvint à lui faire accepter sa proposition : on envoya chercher les créanciers ; on leur offrit une composition raisonnable, qui fut souscrite avec empressement. Ensorte que le même jour que son père avoit été arrêté, il eut la satisfaction de le voir libre. Il paroît, ajouta Rivers, que ce malheur, et les marques de tendresse qu'il a reçues de toute sa famille en cette occasion, lui ont fait faire de sérieuses réflexions sur lui-même,

pourroient influer sur sa conduite. Ici
:rs finit sa narration : mon père l'em-
sa, et nous assûra qu'il feroit consis-
on bonheur à s'occuper du nôtre.
est ici que finit le commerce épistolaire
:s deux vertueuses amies. Pour ne lais-
ien à desirer à nos lecteurs, nous ajou-
is que peu de jours après, Rivers vit
œux remplis en recevant la main de
iette. On cite ce couple charmant
ne un exemple des douceurs de l'union
igale. Le père de mylady leur a acheté
les plus belles terres du comté ; c'est-
e vivent nos jeunes époux. Leurs pères,
:ux du bonheur de leurs enfans, par-
t leurs plaisirs, et semblent les aug-
er par l'air de satisfaction qu'on voit
r sur leurs visages. Ames honnêtes, s'il
:s plaisirs purs et sans mêlange sur la
ce n'est qu'à vous qu'il est donné de les
r ! C'en est un bien plus doux pour Ri-
le voir son père rappelé à lui-même par
ıalheurs, et redevenu ce qu'il n'au-
ımais cessé d'être, si la débauche ne l'a-
ıbruti, un homme d'une société aima-
Il s'est formé entre les deux pères une
n intime, fondée sur une estime réci-

proque. Celui de Henriette, non conten
faire le bonheur de ses enfans, avoit ad
en quelque sorte la famille de Rivers
générosité y avoit fait renaître l'aisanc
en avoit rétabli les affaires délabrées, qu
par des évènemens inespérés, une riche
cession a presque établi entre les deu
milles une égalité de fortune. Le ciel a
le comble à tant de faveurs, en donna
nos jeunes époux un fils, nouveau
de leur tendresse, objet de leurs plus do
espérances. Le jour de sa naissance fu
jour de fête pour toute la famille et
leurs vassaux, qui se flattent de vo
naître dans ce fils les vertus bienfaisa
son aimable mère, l'affabilité et l'hu
de leur seigneur.

LE SECOURS GÉNÉREUX.

ɔNSIEUR Richardson, capitaine d'un eau marchand anglois, ayant été as-, près de Dantzick, par une furieuse ête, lutta toute la nuit contre la vio- des flots. Quoique ses voiles se trou- nt déchirées et ses cordages rompus, nœuvra avec tant d'intelligence et d'ac-, qu'il entra dans le port de cette ville, in du jour. A peine fut-il arrivé, qu'il ɔrier le capitaine d'un vaisseau qui étoit ıcre, de porter du secours à seize per- es qu'il avoit vues dans le plus grand er, sur le tillac d'un vaisseau appar- ıt à des Dantzikois. Celui-ci ayant ré- u qu'il ne vouloit pas s'exposer à pé- ıi-même, l'Anglois lui dit : Eh bien! ɹue le danger vous effraie, quelque fa- que je sois, je vais le braver. Je vous ınde seulement vos gens, parce que les ıs sont excédés de travaux et de veilles. ısé *sur cet article*, il se borna à deman- *ne chaloupe* qui étoit plus grande que

vons-leur que les nôtr
volons au secours de
vous avez vus à la n
ayant répondu par accl
fut mise en mer, et le
la fureur des vagues, i
pour sauver la vie aux
vaisseau naufragé ; ce q
qu'en trois voyages, p
loupe étoit trop petite.
femme qui mourut le le
de l'effroi dont elle avoi
voyant prête à être ense
Le roi de Pologne, inf
tion vertueuse, a charge
général, résidant à Dan
de sa part au libérateur

k, de la plupart des Anglois qui y sont
nciliés, et de plusieurs étrangers qui se
t tous empressés de lui donner les éloges
'il mérite.

LE JEUNE HOMME VERTUEUX.

étoit presque nuit quand M. Wills, sor-
t de chez un ami pour revenir dans sa
ison, se rendoit par la porte de Buckin-
m à Chelsea. A peine eut-il fait quelques
dans une allée obscure, qu'il apperçut
fille, dont la démarche et les vêtemens
lui parurent pas annoncer une de ces
lheureuses victimes du libertinage, qui
nnent ordinairement dans cet endroit.
a suivit de près. Elle paroissoit être dans
extrême indigence; cependant, quoi-
simplement vêtue, son ajustement
it propre, sans être recherché. Son cha-
u étoit rabattu sur ses yeux. La tête
ıchée sur son sein, elle paroissoit être
ıs le plus grand accablement. Ni le bruit

tesse le touche, et en
curiosité.

Mais il ne savoit commer
il n'avoit encore pris aucu
cette fille cependant étoit au
menade. Les yeux fixés sur l
mond, elle portoit ses pas de
temps que Wills se déterr
bientôt perdre l'occasion d
« Où allez-vous, madame ?
voix basse et tremblante : «
regarda, mais sans répondre
madame ? répéta-t-il. — Je
le sein de mon malheureux
pas, hélas ! pourquoi je l'a

madame, de penser à mourir? votre carrière peut être encore longue et heureuse : quel événement assez funeste vous inspire une si cruelle résolution? — « Le besoin, la détresse, tout ce que la misère a de plus affreux se réunit pour empoisonner mes jours à peine commencés; il est temps, il est bien temps qu'ils finissent. »

« S'il ne manque à votre repos que l'argent nécessaire à soulager vos besoins, je puis vous le rendre, madame : confiez-moi votre situation, je l'adoucirai : daignez en attendant accepter ces deux guinées, c'est tout ce que j'ai sur moi. » — Quel prix mettez-vous à votre générosité? dit-elle, d'un ton ferme. — Le plaisir pur de faire une bonne action, et de vous sauver des extrémités du désespoir. » — C'est trop, oui, c'est trop, monsieur. J'ai vu les hommes si méchans, que j'ai peine à vous croire. On dit cependant qu'il y a encore de ces mortels bienfaisans, pour qui la vertu n'est point un effort. Ah! monsieur! seriez-vous un de ces êtres célestes! aurois-je bien le bonheur!»... Ici ses genoux se plièrent sous elle; elle se soutenoit à *peine. Un siége*, heureusement, *se trouva près de-là*, elle s'y laissa tomber

en pleurant. Wills s'assit à son côté. — Je n'ai point d'autre motif, je vous le proteste mademoiselle, que le plaisir de remplir les devoirs sacrés de l'humanité : mais vos dis cours, vos manières, le lieu où vous êtes tout m'étonne. Pardon ! si j'ose vous de mander le sujet de vos larmes : ce n'est poin une curiosité indiscrète, c'est le desir d vous servir qui m'enhardit à vous faire cett question. « — A tout ce que j'entends, j n'en puis douter, monsieur : écoutez-moi Oh ! quelle carrière je vais ouvrir à votre hu manité !.... Mais, dit-elle, en se levar brusquement, j'oublie que mon pauvre père expire de besoin en ce moment. — Juste ciel et où est-il ? — Dans une affreuse prison.. gardez-vous de croire que le crime l'y a conduit.... en est-ce un, d'avoir trop es timé son honneur et celui de sa malheu reuse fille ? « — Allons donc, allons le voir je veux vous y accompagner. » — Hélas monsieur, ce spectacle est trop cruel, vou ne le supporterez jamais : moi-même, accou tumée à toutes les horreurs de la misère, j ne puis m'empêcher de le redouter. » Ils tra versèrent ensemble la grande allée. Con vaincue de l'honnêteté du jeune homme

e ne fit aucune difficulté d'accepter
. — « Mais, reprit Wills, puisque
is voir votre père ce soir, permettez
s que je vous rende à l'un et à l'au-
isite demain matin. Où est-il? com-
ppelle-t-on? » — Il se nomme Bel-
st renfermé dans la prison de Mar-
dans le fauxbourg de Southwark.—
onnois point cet endroit, mais je le
i facilement, et soyez sûre que de-
ıtin je m'y rendrai ». — Ah! mon-
epuis bien long-temps, nous n'é-
s plus les douceurs de l'amitié; nous
plus d'amis; notre disgrace les a
aroître. Nous devons votre visite,
ıs, à votre humanité; mais cet en-
: trop affreux..... — Quelque hor-
'il inspire, je n'en serai point ef-
. je puis secourir le mérite et la vertu
euse. — « Rien en vérité de plus no-
ces sentimens : l'exemple de mon
us convaincra, monsieur, qu'un
lage de bienfaisance n'est pas tou-
preuve qu'on en sait pratiquer les
s préceptes. »
ıu'ils eurent gagné la rue, Wills fit
er une voiture, y plaça Sophie, et

crainte d'incommoder M. . .
visite faite à contre-temps,
trer de si bonne-heure dan
seroit plutôt permis de man
que d'offenser la délicates
reux, en qui la misère no
bilité toujours prête à s'al
passion lui étoit si nature
gnoit d'une manière si no
l'indigent près de lui ne fu
soulageant, il paroissoit m
recevoir une grace.

Wills vit donc enfin arri
attendoit avec tant d'impa
dans la prison. O vous! q
peut-être jetté vos regar
d'horreur, de larmes et d

bis qu'ici l'imagination atteigne la réalité ; connoissez ce qu'endurent d'opprobre et de douleurs, vos frères, vos compatriotes, des hommes en un mot, le plus souvent pour n'avoir pas eu le pouvoir d'acquitter la somme énorme de quarante shellings. Puissent vos yeux n'être jamais témoins de ce spectacle affreux ! Puissiez-vous n'en jamais partager l'aspect révoltant avec les victimes infortunées que l'avarice y sacrifie, à moins qu'à l'exemple de Wills, vous n'y soyez appelés par l'humanité et la bienfaisance !

A l'une des extrémités de la grande rue, vous trouvez une cour sale et dégoûtante. Le fond présente une porte large et sombre, que traverse diamètralement une énorme barre de fer surmontée d'un monstrueux cadenas. Le haut du mur est défendu par un *chevaux de frise*, dont les pointes hérissées forment une barrière insurmontable aux malheureux assez téméraires pour tenter de recouvrer leur liberté. Près de-là, en montant trois dégrés, une porte étroite, également renforcée de chaînes et de triples serrures, sert d'entrée à la prison. Du seuil de cette porte, vous passez dans une tanière obscure et puante, qui est le gîte d'une

ainsi vous descendez dan
prison, quel spectacle! g
on le supporter? Des repa
rés renferment des homme
roît avoir voulu ôter jusqu
pirer l'air. Cet élément si
on n'oseroit pas disputer
vils animaux, ici les hom
sent qu'à prix d'argent; c
la somme que vous payez,
ou moins introduit dans le
puant que vous habitez. L
des murs qui s'élèvent j
semble toujours prête à en
débris les malheureuses vic

res nécessités de la vie, ce lieu réunit,
un point de vue révoltant, tout ce qui
déchirer l'ame la plus féroce et lui ar-
er des larmes. Ainsi sacrifiés à la haine,
vengeance, à la cruauté et à l'avarice,
oncitoyens expirent dans des cachots
requête d'un créancier puissant, qui
sa barbare opulence, n'a pas daigné
rir le moindre délai, ou supporter la
foible perte. Ainsi les tristes jouets des
mens et de la misère, sont confondus
les scélérats, justement dévoués à la
ance publique. O vous! qui abusez du
oir de la loi, vous à qui du moins la
e et l'humanité devroient parler plus
qu'elle, ne mettrez-vous jamais quel-
distinction entre le malheur et le
!

lls, en contemplant cette scène d'hor-
se sentit tellement agité et saisi, qu'il
, dans une espèce d'anéantissement,
lieu où il étoit, et ce qui l'y avoit
. Ses regards stupides et égarés er-
de tous côtés; son ame affaissée sous
ls de la douleur, avoit perdu toute
ctivité. *Il s'efforça* de recueillir ses
ur demander la chambre de M. Bel-

pour meubles que deux ch
table et un lit sans rideaux
posoit un vieillard dont l
encore les sillons que les
tracés. A ce spectacle, W
en silence sur la chaise qu
senta. Elle alla se placer p
père. — « Voilà, lui dit-elle
qui m'a secouru hier, celu
vez la vie.... Oui ! la vie,
s'adressant à Wills; nous n'
depuis deux jours : tout ce
hier, a été de lui procurer
qui l'a soutenu jusqu'à pré
mots, se contenta de gém
étoit liée. Il n'avoit jamais
si déplorable misère, et

le désolation, des sentimens si nobles ont roit à mes éloges: votre récompense est en ous-même; le prix de la vertu c'est de se ouver vertueux: mais si vous êtes venu sulter à ma misère, si vos bienfaits em- isonnés sont le prix de la séduction de tte malheureuse fille, qui n'a de bien que n innocence, retirez-vous, abandonnez- us à notre malheureuse destinée: nous vons supporter la mort. La foule des mor- ls la craint; le malheureux la brave; c'est terme de la douleur. »

Wills, bien éloigné de craindre qu'on it le soupçonner de tant de bassesse, eut entôt recouvré la parole. Il se justifia avec aucoup de chaleur. « Excusez, monsieur, i répondit le vieillard rassûré: excusez; vous ai tenu un langage dur; j'ai tant uffert, hélas! de la méchanceté des hom- s! vous m'êtes inconnu; votre âge, les raits de ma fille, à peine éteints dans la uleur et dans les larmes.... Que vous di- -je, enfin! ses vertus qui sont si chères on malheureux père.... Oui! ses maux, e j'ai plus sentis que les miens, ses maux t creusé ma tombe; mais je crains moins mort que l'état affreux où je la laisserai

très vivement touché du d
fille ; je ne suis venu que
mes services : apprenez-m
puis faire ; je n'épargnerai
jure. — Je vous crois sin
cère ou non, n'importe,
plus me faire aucun mal ;
suis parvenu à ce comble
l'on peut braver la cruauté
des hommes ; je vais m'ef
de recueillir mes esprits p
ler mes malheurs, et vous
qui m'a conduit dans cet
meure. Puisse mon histoire
truire votre jeunesse, et v
quelles extrémités peut po
quand on n'écoute plus la r

est sacrée pour moi, » interrompit Wills. « Ce n'est point un mérite, c'est un devoir de la respecter : mais vous êtes foible, le récit de vos maux ne peut que vous altérer; dans l'état où vous êtes, vous avez besoin de rafraîchissement : oserai-je vous prier de permettre que je dîne avec vous ? il faut précisément que je sorte, je saisirai cet instant pour vous faire préparer des alimens doux et nourrissans. — Je serai honoré de votre compagnie; mais souffrez que Sophie, qui connoît mieux les chemins, se charge de ce soin. — Si miss daignoit m'indiquer les endroits, j'aurois l'honneur de l'y accompagner. »

Sur cela ils sortirent ensemble, et entrèrent dans une auberge voisine, où Wills fit préparer un bon bouillon et d'autres choses propres à un estomac affoibli. Avant d'entrer dans cette maison, il mit cinq guinées dans la main de Sophie. « — Vous pouvez avoir quelques petits besoins; de grace, point de refus, point de remercîmens. J'attendrai ici que notre dîner soit prêt : vous, cependant, retournez à votre père, vous lui êtes utile. »

Elle lui obéit, et se pourvut en chemin

essuyé des jours aussi ora
de Wills, il voulut se lev
blesse ; son bienfaiteur le
seyant auprès de lui. Ils s'
dant quelque temps de cho
M. Belton s'en tira en hon
soit le monde ; Wills le
aussi le loisir d'examine
ment l'aimable Sophie, et
beauté, dont son père avo
pandoit encore quelque éc
quelque altérés qu'ils fus
grin. M. Belton se trouva
repas, et persuadé que ce
tendoit avec impatience l

HISTOIRE
DE M. BELTON.

Mon père fut un habile médecin, que
ses talens et son expérience auroient dû
conduire à la fortune, s'il eût été connu;
mais, moins heureux qu'estimable, il vé-
cut dans l'obscurité. Quelqu'ordre, quel-
que frugalité qu'il mît dans sa maison, la
plus sage économie ne put augmenter ses
revenus. Tout ce qu'il put faire pour mon
éducation, fut de m'envoyer dans une école.
Dans sa jeunesse il avoit eu des liaisons au
collège avec mylord Cotswold. Quoiqu'il
l'eût perdu de vue depuis long-temps, il
résolut, pour contribuer à mon avance-
ment, de lui rendre une visite, et de lui
demander sa protection. Dès qu'il se fit
connoître, mylord l'embrassa tendrement,
et lui témoigna le zèle le plus empressé à
l'obliger. En conséquence, mon père me
présenta à son protecteur. Mylord satisfait
de mes réponses, lui proposa de me placer
auprès de *son fils qui* étoit beaucoup plus
jeune *que moi : Ce sera* une occasion pour

lord me plurent infinin
dâmes pas à lier amitié
vécûmes ensemble, ani
d'une noble émulation,
un plaisir de remplir
fûmes enfin séparés; il a
et de-là, il commença
père me plaça alors so
son intendant. « Je ne
de vous un procureur,
veux que vous soyiez e
mon homme d'affaires a
n'avez qu'à vous mettre
et de l'économie de me
sur vos soins et sur vo
que je suis persuadé de
pour moi. » Je l'assurai

ndant de la famille de mylord. Mon exac-
tude, et les éloges que faisoit de moi celui
us lequel je travaillois, augmentoient
aque jour la bonne volonté de mon pro-
teur: en un mot, l'intendant étant mort,
me donna sa place. Mylord eut tout
en de s'applaudir de mon intelligence et
e mon intégrité.

Dans cette même année, le jeune lord
evint de ses voyages : son amitié ne parut
oint altérée ; il se félicita de me voir, par
on emploi, irrévocablement attaché à sa
ersonne. Il honora de sa présence la céré-
monie de mon mariage, et fit de riches pré-
ens à mon épouse. Il venoit souvent me
oir ; il m'accabloit sans cesse de nouvelles
reuves de son affection ; hélas ! je la
royois sincère. Ce jeune seigneur devint, à
ix-huit ans, par la mort de son père,
omte de Cotswold. Notre petite Sophie
'avoit alors que deux ans. Confirmé dans
on emploi, je vis s'ouvrir pour moi la
lus flatteuse perspective d'un bonheur dont
e n'ai pas joui. Quinze ans s'écoulèrent
ans cette parfaite union; rien ne trou-
loit notre félicité. De quatre enfans que
nous avions eus, la mort en avoit enlevé

maison ; il avoit coutume
et la représentation le fa
préféroit l'humble toît où
ambition des jours serei
son palais. Bientôt il pe
et à ma fille le déplorabl
soit un mariage inconsid
espèce de plaisir à les att
nes ; il étoit flatté des e
soient pour le consoler ;
à réitérer ses plaintes. V
mes malheurs.

Un de mes amis, que je
eut besoin de secours
ruine. Je ne soupçonnois
desseins ; je me rendis sa

m'enrichir aux dépens de mylord. La per-
nne à qui cet argent étoit dû fit valoir ses
oits : j'étois dans un embarras inexpri-
able, toute ma fortune ne montoit pas à
eux cents livres.

Au milieu du chagrin et du désordre où
ous plongeoit cet évènement, mylord Cots-
old vint nous rendre visite : il fut alarmé
le trouble que laissoient paroître malgré
lles ma femme et ma fille ; il en voulut sa-
oir la cause ; on ne put s'empêcher de l'en
nformer : « Bon ! n'est-ce que cela ? dit-il,
c'est une bagatelle. » Il se fit apporter du
apier et de l'encre, et donna une assigna-
on sur son banquier pour le surplus de la
mme. J'étois absent lorsque cela se passa.
n rentrant, je fus surpris de la joie avec
quelle on m'accueillit ; j'en demandai la
ison ; on me répondit en me montrant le
llet de mylord. « Cette générosité, dis-je
ma femme, ne m'étonne point ; efforçons-
us de regagner cette somme par notre
onomie ; mais où est notre bienfaiteur ?
e je lui fasse mes remercîmens. — C'est
écisément pour les éviter qu'il est sorti.
J'aurai l'honneur de le voir tôt ou tard. »
vint, et je le remerciai comme l'exigeoit

pèterois certainement
somme, et pendant votr
sûreté. »

Les visites de mylord
quentes. Plusieurs prése
fit à Sophie alarmèrent
mère; elle commença à
ses assiduités étoient m
amitié pour le père que
la fille. Elle me commun
je l'examinai donc de plu
m'apprirent, trop tard,
repos, le secret de son c
l'innocente Sophie des re
coup-d'œil de cet enfant
vement, rien ne lui écl
avec tant d'art la

roit, en ouvrant son cœur à la pitié, y nner entrée à l'amour. Tant qu'il ne fit nt d'autres tentatives, on n'avoit rien à objecter. Cependant les charmes de cette ère enfant s'épanouissoient; c'étoit l'éat et la douceur d'une rose naissante. La sion de mylord étoit à son comble; elle manifestoit dans tous ses discours, dans outes ses actions. Nous défendîmes à Soie d'accepter aucun de ses présens. Dès lendemain, il lui offrit une occasion exécuter nos ordres. Elle refusa un esclage, c'étoit un cœur entouré d'une chaîne diamans. — « Quoi! miss Belton, refuerez-vous cette bagatelle? — Bagatelle! ylord; point du tout; cela est d'un trop rand prix pour qu'il me soit permis d'en aire usage: ces ornemens ne sont point aits pour moi: je demanderai cependant la ermission de les accepter. — Vous êtes faite our honorer le plus haut rang: plût au iel que vous fussiez lady Cotswold! je ne rainerois pas une vie déplorable, vous la endriez heureuse. Je vous en supplie, ma hère Sophie, ne refusez pas un don que je ous ai destiné. »

Ma femme, présente à cette conversa-

« Si elle sort, aj
plicité qu'exige sa
source de propos i
avec quelque sorte
sur sa vertu; c'est l
pour elle, il ne doi
m'exposez pas, myl
jure, par une affecti
roient funestes, à roi
tans qu'on tiendroit
si chère. « — Ah! vo
cœur; je mets tout n
embellie de mes don
surpasse celui du diar
mylord, respectez son
indécens. — Son élog
Je ne puis le

l se renverse sur sa chaise avec un cri
loureux; la tête penchée dans ses mains,
este immobile, et presque sans senti-
it. Sophie saisit cet instant pour se re-
r. Mon épouse reste auprès de lui. Il re-
it un instant après, de cette espèce d'a-
ntissement : il regarde autour de lui
me un homme égaré ; il demande où
Sophie ? « — Dans sa chambre, mylord.
Je ne la verrai donc plus ! elle ne m'ai-
a jamais ! le désespoir, je le sens, m'ô-
la raison. Oh ! madame Belton, (en se
ant aux genoux de ma femme et pre-
it sa main,) oh ! madame Belton, ayez
lque pitié de moi ! — Levez-vous, my-
l ! au nom de dieu ! levez-vous ! repre-
vos sens. Que puis-je faire? qu'exigez-
s? — Eh ! le sais-je ? le trouble égare
esprits. »
l sortit à ces mots, et ce fut le dernier
rt de sa raison sur sa malheureuse pas-
. J'étois absent lors de cette scène. J'ap-
toutes ces circonstances à mon retour;
prévis tous les malheurs qui nous me-
ient.
revint à l'ordinaire. Réfléchissant aux
ts multipliés qu'il avoit sur ma recon-

réflexion le guériroien
trompions. La liberté
d'éteindre sa passion,
velles forces. Il me dit
loit m'entretenir tête à
dans sa voiture, et no
une auberge voisine. I
rien pendant le dîner;
courage dans les fréqu
excellent vin, il osa
coupable passion. — «
il; ma vie dépend de
consentez qu'un mariag
ma fortune. Exigez toute
pendent de moi. Si la

·vous, tyrannisé par une malheureuse
., oublierez-vous l'honneur, la rai-
éconnoîtrez-vous les devoirs les plus
! Quelle odieuse proposition osez-
ire ? Et à qui ? au père le plus ten-
)our qui sa fille est le bien le plus
ıx. — Considérez, dit-il en m'in-
pant, que sa fortune passera vos
ıutes espérances. — A quel prix, my-
)on innocence, sa réputation flétrie,
ée comme le vil objet d'un commerce
re, l'opprobre retombera sur moi ;
nfâme et détesté, je passerai pour
indignement prostitué l'honneur de
e et le mien : le voilà, dira-t-on, si,
)is j'ose encore me montrer, et je se-
ʼanti par le regard de l'honnête hom-
.. Et c'est vous, mylord, qui aurez
ma honte, c'est vous qui aurez con-
à cette ignominie un père infortuné»!
roit impossible de rapporter ici toute
:onversation ; pleurs, imprécations,
, promesses, menaces, mylord em-
:out. Convaincu enfin qu'il ne pour-
ɜ séduire, il se réduisit à demander
nission de voir Sophie comme à l'or-
. — « *Cela n'est pas possible*, my-

à moi, je ne soupçonne
l'un, ni qu'on soupçonn
vous mon protecteur ; e
maison vous est ouverte
que j'éloigne ma fille ;
vous être funeste, puis
blier, et ce que vous
même, et ce que vous
Votre perte, Belton,
dans le cœur et la fureur
votre perte m'en répond
rien, si son honneur e
l'éloignerai ; elle trouv
mylord, qui connoîtr
l'innocence et à la vertu

Je le quittai. Comme
qu'à une petite distance

ı, et m'abordant avec un visage abat-
· « Quoi! Belton, vous avez donc eu
uté de m'ôter jusqu'au plaisir de voir
de mon amour? — Je suis père, my-
'en ai rempli les devoirs. — Tu veux
te, barbare! je me vengerai de tant
ıges ».
ıadé que les représentations seroient
, il ne me restoit plus qu'à braver
:. — « Avant de partir, mylord, ma
'a chargé de vous rendre ces bijoux,
ıquels vous vouliez séduire sa vertu,
ıt son innocence devoit être le prix.
a est faux; non, l'enfer n'inventa
de si odieuses noirceurs; c'est toi
s contrainte à cette nouvelle insulte:
soient brisés à l'instant; et puissé-je
e autant de toi!.... Mais, non, elle
ortés, ils sont d'un prix infini, je les
ai ». Il les examina pendant quelques
ns. « Quant à vous, monsieur, vous
plus d'emploi; j'ai quelqu'un qui
remplace aujourd'hui ». — Il suffit,
d; puisse-t-on vous servir aussi fidè-
t que moi »!
ortit sans répondre.
scellai les papiers qui me concer-

vint m'apprendre que
çoit, avoit saisi ma
que rien en un mot n
désastre. Ce dernier
tant plus, qu'il me
ruine étoit résolue. Je
à mylord plusieurs an
la somme qu'il m'avo
tite maison que j'habi
je ne le croyois pas as
prendre. Dans cette dé
ne savois où jeter les y
malheureuse famille. J
le dessein d'y réfléchi
qu'à dix ou douze pa

Arrivé à sa maison, j'informai ma fem-
e par un billet, de ce dernier évènement.
e n'entreprendrai point de vous peindre,
ns l'épuisement affreux où je suis actuel-
ment, toutes les agitations que j'éprou-
is alors : il vous suffira d'apprendre que
ylord Cotswold me tient depuis trois ans
chaîné dans cette horrible demeure ; il y
a deux que ma femme a succombé à la
ouleur ; elle est morte. Hélas ! elle est heu-
euse : rien ne peut désormais altérer son
onheur, tandis que nos jours s'écoulent
ans l'amertume et dans les pleurs.

Lorsque mylord jugea que la misère de-
oit avoir abattu mon ame, je reçus la vi-
ite d'un agent de ses infâmes plaisirs. Aux
remiers mots, je devinai le motif qui l'a-
enoit ; je le reçus de manière que je doute
u'il ose reparoître. Nous avons en vain sol-
cité nos amis ; le malheur est une épreuve
laquelle l'amitié résiste rarement. Hélas !
onsieur, je ne serois plus, si votre ame
'eût été ouverte aux doux sentimens de
humanité. J'ignore quel heureux hasard
ous a présenté ma fille, et par quel mo-
if elle m'avoit abandonné. — « Ah ! mon
ère, *n'y pensez pas* ; je voudrois me le

promettre desormais
Dites-moi, monsieur
Cotswol ? — Dans la
avez-vous jamais fait
votre emprisonnement
qu'il voudroit accepter
la faire. — Savez-vou
sieur, si son cœur n
passion peut être étei
main ; j'espère qu'il
berté sur votre parol
monsieur, de vous tro
cepterai jamais ce qui
neur et à l'équité ».

Wills l'assura qu'il

Celle-ci, lui dit Belton, est habitée par ıonnêtes malheureux dignes de compas-ın, et par des scélérats que le crime y a ıduits. Quelque vertueux qu'on soit en y trant, il est difficile d'échapper à la con-ion; la nécessité de fréquenter des hom-s corrompus et souillés de crimes, tels ils sont ici pour la plupart, entraîne mmunément le danger de l'exemple. C'est que se réunissent, comme en un foyer, ı ressorts secrets des scélératesses et des faits épars dans la ville et dans la pro-nce. L'homme flétri par la misère, avili ns les fers, séparé de la société, dont l'es-ne ne peut plus lui être utile, secoue bien-t le joug de la décence; sa réputation ne i paroît plus mériter des sacrifices qui se-ient infructueux; persuadé qu'il n'a rien craindre de pis que ce qu'il éprouve, il livre à l'appât du brigandage, d'autant ns dangereux pour lui, qu'il peut s'y li-er impunément. Il en est même d'assez ls pour abuser de la détresse des compa-ons de leur misère. Une prison est en ı mot l'école de la friponnerie. Dans les ›rreurs d'une nécessité urgente, on croit *ıvoir se permettre* des actions dont la

Melton : je vous rev
j'espère qu'une he
fera bientôt oublier
vous accable dans ce
monsieur Wills, c
Puissiez-vous ne pa
des désagrémens de
cuteur ! — J'en veux
pliqua Wills ; et il s

Jusqu'au moment
faire annoncer chez
s'occupa à réfléchir
lui parleroit. Devoit-
compassion par des i
tiques ? Préférera-t-il

le titre d'inconnu. Mylord étoit heu-
ement seul ; il le reçut avec politesse ,
nvita à profiter du déjeuner qu'on venoit
ervir. Wills s'excusa : après quoi , in-
gé sur le motif de sa visite : « Je viens,
ord , implorer votre charité en faveur
vieillard courbé sous le faix des ans
l'infortune ; prêt à y succomber , il
cite , avec confiance , votre compassion.
Vous me présentez-là , monsieur , une
ulière requête : je n'ai point le plaisir
ous connoître , encore moins peut-être
i dont vous me peignez la misère : qui
surera qu'il mérite qu'on s'intéresse à
sort ? — Moi , mylord. Il ne doit point
confondu avec ces vils mendians , dont
ule assiège votre passage dans les rues,
ui feignent le plus souvent des peines
ginaires ; ses malheurs sont réels. —
s ! monsieur , de grace , son nom ? lui
-je connu ? — Oui ! sans doute , mylord ;
e nomme Belton. — Belton , s'écria-t-il
eculant ! et qu'avez-vous à me dire de
art , monsieur ? — Que le cœur se re-
au récit des maux dont il est accablé ;
ls révoltent l'humanité , et qu'il y au-
même de la barbarie à les retracer. Il

ceinture. Sa fille, hélas!
partage tous les maux
ce n'est plus un objet d
time de l'indigence et
décharnée, le tombeau
la misère l'y précipite
succombé. Oh! mylord,
inaccessible à la compas
nom que je vous implore
vous anime encore con
tuné, venez contempler
ne résisterez point à ce s
Soyez juste enfin, mylo
généreuse lui fasse perdr
nir des maux dont vous

:; l'humanité m'en faisoit un devoir,
passion m'y invitoit. Ces sentimens
it qu'assoupis dans votre ame, my-
ils ne peuvent être éteints; non, il
oint de cœur assez barbare pour ré-
ux horreurs dont je viens d'être té-
»

ius vous trompez, monsieur, répliqua
en grimaçant, et prenant une prise
.c; vous vous trompez; j'ai le cœur
: vous le proteste; mais êtes-vous in-
que ce vieux misérable me doit deux
ivres? ajoutez les intérêts de quatre
, et les frais de son emprisonnement.
eur pense-t-il que je doive faire le sa-
de cette somme, d'un argent que j'ai
bien comptant? — N'en doutez pas,
l! je croirois être le plus vil des hom-
je balançois un moment. La vie d'un
ıreux peut-elle entrer en parallèle
n si foible sacrifice? S'il succombe,
viendra sa fille infortunée? Elle le
; oui! elle ne pourra jamais lui sur-
— Non! non! elle n'en mourra pas;
ra tout au plus dans l'heureuse con-
e de revenir à moi. — Point du tout,
l; si elle eût été assez lâche pour s'y

positions de sa part; ma
ne sont plus de saison
de quel infâme emploi
ner un homme qui vou
parois-je fait pour marc
et l'innocence de cette
Je n'en suis pas sûr, l'
tout au moins vraisembl
demoiselle se livroit san
cœur entroit pour que
marché, je ne sais pas
je serois tenté. La fripor
très-jolie.

— Cette raillerie insol
un outrage auquel je n

vous apprendrez qui je suis, mylord,
Wills en se levant; sachez du moins
, plus que vous, j'estime l'honneur, et
je n'ai point à rougir des crimes, des
esses, dont, je suis fâché de le dire,
s paroissez vous faire un jeu. Au reste,
ord, je n'oublierai point les circon-
ces de cette scène; et je pourrai un jour
ir le lieu et le temps de vous répondre
manière, qu'à votre tour, vous connoî-
la supériorité d'un brave homme, qui
usse l'insulte, sur un lâche qui la fait.»
ut ainsi qu'il prit congé. Mylord le vit
ir avec plaisir: sa visite étoit impor-
; ses reproches étoient embarrassans.
liberté choquante de ses propos avoit
ncerté sa grandeur. »

Wills ne s'étoit réellement point attendu
tte réception; il en étoit confondu. Ce
redoubloit encore son chagrin, c'étoit
ruelle nécessité d'affliger, par le récit
nouvelles insultes de mylord Cotswold,
œur du trop malheureux Belton. Il étoit
à la porte de la prison, incertain en-
du parti qu'il prendroit; enfin, con-
cu qu'il faudroit tôt ou tard leur ap-
dre le résultat de son entretien, et,

preinte du chagrin et c
les premiers compli
pressa de lui demande
—«Je lis dans vos ye
parlé, et qu'il vous a
vous ne devinez que tr
rable. — Ah ! je l'ai p
inaccessible à la pitié.
qu'à supporter mon m
j'apprends depuis lon
c'est une leçon bien du
Accordez de grace à la
lard le récit de ce qui s
fit en abrégé le tablea
omettant toutefois les n

mpenser votre bienfaisance, monsieur.»
Vills n'épargna rien pour leur rendre
érance ; il les assura de nouveau que
ıeilleurs jours leur étoient réservés.
'espérance est une menteuse qui flatte
duit les malheureux ; c'est une coquette
ils éprouvent chaque jour les perfidies,
ı n'en captive pas moins leur confiance.
ıi, Belton et sa fille, contre qui là rai-
:t les probabilités sembloient se réunir,
ouvoient se refuser au plaisir d'envisa-
ın avenir plus heureux, tel que le pro-
oit leur consolateur. Combien on se
: dans la compagnie d'un homme qui
: avec complaisance nos desirs et nos
:ts ! Wills, résolu de concourir lui-
ıe à la révolution qu'il annonçoit, ap-
)it fortement sur ses promesses, et pré-
it ainsi l'ame de Belton à un évène-
t, dont la nouvelle trop subite ne pou-
qu'être dangereuse. Quelque impos-
: que parût la chose, elle ne laissa pas
oucir pour un moment leur chagrin ;
ressèrent Wills de partager le frugal
s que Sophie venoit d'apprêter ; il y
entit. Comme il prenoit congé après
: « *Eh bien ! monsieur*, dit Belton,

sorti de la prison
premier café : il de
blics; il parcourut la
soient annoncer qu'il
à médiocre intérêt. I
quatre. Le premier
agréa ses sûretés, m
mes intérêts ; il en
la même chose. « —
fournissent aux malhe
ruineuses, et vivent
Qu'il est dur d'être
ser à eux ! » Il en ren
un air de candeur et
une ame pour le moins

ur chargé du billet de Belton ; il lui
ande s'il ne sert pas le lord Cotswold
; cette affaire. « — Oui, monsieur. —
z-vous le billet de son débiteur ? —
. — Je vous en apporte le montant :
e décharge, s'il vous plaît ; il faut qu'il
libre aujourd'hui. — Savez-vous, ré-
ua le digne suppôt de Thémis, que la
me principale se monte à deux cents li-
s ? qu'il y a cinq ans d'arrérages, ce qui
: cinquante livres ? ajoutez vingt livres
ır les frais... somme totale, deux cent
xante et dix livres. — Votre décharge,
nsieur, je paie. — Dites-moi, monsieur,
s-vous parent de M. Belton ? — Non !...
d'ailleurs, que vous importe ? — Oui,
tes, cela m'intéresse. Mylord sera char-
de connoître la personne qui acquitte le
let. Il prétend que M. Belton n'a ni amis,
parens ; qu'il a été élevé par charité dans
maison de son père ; que par conséquent
doit croupir en prison. — Cela fait en
rité l'éloge de son cœur ; mais il n'aura
int la satisfaction de me connoître : M.
lton ignore lui-même ce qui se passe. —
out de bon ! cela est admirable. Peut-être
fille... Alte-là, monsieur, gardez-vous

mylord, et dans les forme
n'est pas nécessaire. — Je
vous me donnerez aussi un
gent, et ce reçu, promettez
tel que je l'exigerai. — Bi
vous l'aurez. »

Wills n'eut pas plutôt re
qu'il vola à la prison. Il a
phie et son père à cette vis
qu'il leur avoit écrit le ma
toit à dîner avec lui dans u
il leur donnoit le nom. C'é
pour eux; persuadés que
les tromper, ils s'attendoier

t plus vrai, vous êtes libre. J'y avois
d'intérêt pour ne pas en hâter le mo-
t. Allons, une voiture nous attend à la
e, nous irons prendre ensemble un bon
r. — Je n'hésite point à vous croire;
ı ne voudriez pas me donner une fausse
Je vous suis. » Sophie alloit après eux
ant un profond silence. Quand enfin
eut vu son père hors du seuil de cette
ste maison, dont la mort seule lui pa-
ıoit devoir le délivrer, des pleurs de
inondèrent ses joues; elle étoit trans-
ée. Wills les fit monter dans la voiture,
les conduisit à quelque distance de la
, dans une auberge où ils étoient atten-
Pendant quelque temps on garda de
et d'autre un profond silence, suite na-
le de l'étonnement. Le bon vieillard
ia enfin : « J'ai peine, hélas ! à en
e mes sens; ceci renferme un mystère
M. Wills seul peut éclaircir. — Je ne
ı satisferai qu'après dîner. — A la bon-
ıeure; mais ce temps paroîtra bien long
on impatience. »
e dîner fini, Wills saisit l'instant de
lre à M. *Belton* son billet, et le con-
quit ainsi qu'il étoit réellement libre.

le lui eût permis, ave
roit prodigué à l'hom
et les embrassemens d
Elle ne pouvoit se refu
mens que méritoit à t
néreux libérateur. Si
parut aimable, ce fut
moment glorieux pour
aux puissances célestes
aux affligés, la santé
liberté aux prisonniers.
d'abord aux tendres é
cœur, il y auroit eu tr
ce procédé; mais crai
émotion, si elle étoit r

imprévue, et dont ils sentoient trop le
, pour n'être pas justement pénétrés de
te l'étendue de leurs obligations.
Wills, comme il l'avoit promis, leur ap-
ta la quittance de lord Cotswold. La
leur et le plaisir colorèrent les joues de
hie : Wills rendoit justice à ses charmes,
is la tranquillité de son cœur n'en fut point
rée. Belton le regardoit comme son fils.
consultèrent ensemble sur les moyens
il prendroit pour subvenir à sa subsis-
ce et à celle de sa fille. Divers projets
posés parurent impraticables : au reste,
voit le temps d'y réfléchir ; le loyer de
ppartement qu'il occupoit étoit payé pour
mois. Il résolut enfin d'écrire à un de
parens qui jouissoit d'une fortune con-
érable dans une province éloignée de
ngleterre, et de lui offrir ses services en
alité d'intendant.
Wills approuvant ce projet, remit au
illard un billet de trente livres pour ses
oins, jusqu'à ce qu'il eût reçu une ré-
ase. Il les quitta très-satisfait, après leur
oir néanmoins recommandé expressément
secret sur ce qui s'étoit passé.

J'ai suis né dans [illegible]
assez médiocre, et de parens
héritage, ne me laissèrent qu
de vertu à suivre. Mon père
duite, étoit parvenu à des
exerça avec beaucoup d'hor
avoient déjà rendu sa fortu
lante, quand une longue ma
rendit très-infirme, l'obliges
dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait
queroute subite lui enleva le
ce qu'il avoit acquis ; il ne
toute ressource qu'un bien
d'un très-modique rapport,

ns de force que mon père. Toute
: qu'elle étoit, son esprit parut en-
; succomber sous le coup qui ve-
ous frapper. Dès qu'elle fut à la
: , la grande économie qu'il falloit
pour vivre ; le retranchement total
petites délicatesses qu'elle nous
ssé prendre , et dont elle nous
ivés ; le chagrin de voir ses enfans
es domestiques , et changés , pour
, en valets de campagne ; enfin ,
; quelle tristesse muette et hon-
elle voyoit en nous , que la misère
le visage des honnêtes gens qu'elle
et qui fait plus de peine à voir aux
; qui ont du sentiment , que la
a plus déclarée : tout cela jetoit
dans une affliction dont elle n'é-
a maîtresse. Elle ne pouvoit nous
ans pleurer ; mon père qui l'ai-
à qui nous étions chers , s'en-
elquefois à ses pleurs , et quelque-
uvoit , à son tour , s'empêcher de
s larmes aux siennes.

ır que je revenois sur le soir de
elques fruits dans un petit verger
vions, je surpris mon père et ma

Dans les premiers
tune, lui disoit-il,
l'excès de votre affli
abandonnée ; je ne v
pas étonnant que la r
de certains revers : le
doivent avoir leur c
trouve après cela, on
on s'appaise, et vous r
J'ai dévoré mes chagr
de peur d'augmenter
vous ne me ménagez
blez, vous me faites
vous en souciez pas. J
tant que vous les aime
sible que vous au mal
que j'espérois

te ans que je vis avec vous dans une si
de union, n'ai-je pas appris à m'inté-
er à ce qui vous regarde ? N'avez-vous
eu le temps de me devenir chère ? Mes
rins, tels qu'ils sont, ne me suffisent-ils
? Voulez-vous toujours en redoubler
ertume ? Mes forces diminuent tous les
s, la fin de ma vie n'est que trop per-
tée, ne contribuez point à la rendre plus
e. Vous avez toujours eu de la religion ;
érois que vous me consoleriez, que nous
s consolerions l'un l'autre : mais tout
manque à-la-fois. Dieu veut apparem-
t que je meure environné de trouble et
lésolation. Il m'a ôté mes biens, ma
é ; et vous m'ôtez la satisfaction de
s voir soumise à sa volonté. C'est-là le
bien qui pouvoit me rester, la seule
t que mon cœur pouvoit goûter ; votre
u me la promettoit ; mais tout m'est
isé. Il faut que l'affliction me suive jus-
au tombeau, et que Dieu m'éprouve
ju'au dernier moment de ma vie.
e n'entendis, après ces mots, qu'un mê-
ge confus de soupirs qui me glacèrent le
ur ; ensuite ils recommencèrent à se par-
, mais très-bas, et comme en se prome-

et sa sœur est née vertueuse :
qu'à cultiver ces heureuses
Depuis le malheur qui nous e
découvert en eux un caractère
me. Ils vous ont vu pleurer p
fortune que nous leur laisser
ont vu affligé moi-même. Vos
chagrins ne sont pas demeuré
noissance : leur cœur y a répo
affliction pour eux a récha
dresse pour nous : je l'ai re
mille petites choses ; et je v
cela me donne une grande idé
tons à profit ces attendrissem
amour les a mis pour nous.
de leur donner des leçons : jar

la maison ; je m'y retirois moi-même, quand je rencontrai ma sœur qui venoit d'un autre côté ; comme elle me vit fort triste, elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma sœur, lui répondis-je, la larme à l'œil, si vous saviez la conversation que je viens d'entendre, entre mon père et ma mère, sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi ; je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient point : ma mère est toujours au désespoir de nous voir ruinés ; elle nous aime trop, nous serons la cause de sa mort : mon père n'oublie rien pour la consoler, et je sens bien qu'il auroit besoin de consolation lui-même : vous savez qu'il n'a point de santé : ma mère, depuis quelque temps, est toujours malade : nous les perdrons peut-être tous deux, ma sœur ; ils ne peuvent pas y résister ; et où en serions-nous après ? Que ferions-nous au monde s'ils n'y étoient plus ? De quel côté nous tourner ? Qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment ? Est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux ? Aussi, ma sœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le serions.

neriez encore davantage : t
traire de leur paroître gais
cela diminuera l'affliction c
qu'ils nous aiment tant, i
que nous fassions pour eux
pourrons.

Mon père, qui, au bru
sions, s'étoit arrêté sur le
s'approcha doucement dan
entendit aisément tout ce q
son cœur n'y put tenir, il
nétré de tendresse. Ah ! n
vous êtes aimables ! nous
serrant entre ses bras, et q
bien vous-mêmes toute l
vous m'avez donnée jusqu'

plus de graces à rendre au ciel !
e continuoit toujours à nous par-
il entra avec nous dans une salle
a mère qui lisoit. Quittez votre
i dit-il ; je viens vous apprendre
plus d'affliction ni pour vous ,
ıi. Embrassez vos enfans ; jamais
re n'en ont eu de plus dignes de
esse : ne les plaignez plus , ré-
ıus ; nous nous trompions , nous
chagrin pour eux , et il ne leur
ırrivé de vrai malheur : rien ne
ıe , ma chère femme ; ils ont de
e viens d'en être convaincu , je
s sans qu'ils le sussent. Votre
tout-à-l'heure à son frère qui
ue puisque nous les aimions tant,
ions bien qu'ils s'efforçassent d'a-
inquiétudes : que dites-vous de
ens-là ? Y a-t-il de richesses qui
ı ? Nos enfans resteront-ils si mal-
Serez-vous encore affligée ? Le
ıus ? N'obtiendront-ils rien ? Pour
suis déjà acquitté envers eux ;
est en paix : je suis content , et
épondre que vous le serez aussi ;
tristesse , il n'en est plus ques-

si bon.

Ma mère, à ce di
rens de larmes ; mai
joie. Oui, s'écria-t-e
caresses, auxquelles
core les siennes ; oui,
eu raison de répondre
tente.

Je ne savois où j'ét
mère nous parloit ain
je la voyois, ses caress
avoient mis mon cœu
qu'on ne peut exprime
lement que dans tout l
n'ai jamais senti de mo
ame ait été aussi tendre
le fut dans ce

nois souvent avec mon père, et de tout qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit oc-ion de m'instruire. Je ne sais comment aisoit en m'instruisant : mais je regar-s nos entretiens comme des heures de ré-ation pour moi ; je craignois de les voir r : il avoit l'art de les rendre intéres-s ; j'aimois à sentir ce qu'il disoit. Ma nesse et ma vivacité qui pouvoient me ;oûter de ce qui étoit sérieux et raison-le, comme pour l'ordinaire elles en dé-tent les jeunes gens, ne contribuoient, c lui, qu'à me rendre plus attentif à tous discours : j'en valois mieux entre ses ins d'être jeune et vif, parce que j'en is plus d'ardeur pour le plaisir, et que laisir, il avoit su faire ensorte que je le se à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions, ıme de coutume, nous vîmes passer un ;neur extrêmement âgé, qui se prome-t comme nous assez près de son château ; voit l'air triste, abattu, et rêvoit pro-dément. D'où vient donc que ce seigneur ici, dis-je, en le voyant? il me semble ne oir jamais vu à la campagne. C'est qu'il u ordre de se retirer de la cour, me dit

voilà les crimes de ces
Mais, mon père....
moyens de se mainte
roissent bien étranges
gorge que la cour des p
d'honnêtes gens peuve
de cette faveur? — Je
que je puis dire, c'est
accommodent. — Sur
dit d'un homme qu'il
dit bien du mal. Mai
s'exempter de la néces
tres? Il n'y auroit qu'à
ennemis. — Cela ne s
dans ce pays-là les en
mêmes. Avez-vous du
place? Vous voilà brou

liger, de ce qu'on a besoin d'être son ; au lieu qu'on voudroit que ce fût lui eût besoin d'être le nôtre. — Eh ! de lle manière faut-il donc se comporter : des gens si méchans ? — Hélas ! mon me répondit-il, il faut être méchant soi- ıe ; encore est-il bien difficile de l'être : succès : car il s'agit d'avoir une mé- ıceté habile, qui perde finement vos en- is, sans qu'ils voient comment vous ; y prenez : souvent même est-il néces- e que ceux que vous employez pour les lre, ne s'apperçoivent pas de votre des- . Sais-tu bien qu'à la cour, c'est le -d'œuvre de l'esprit humain que cette hanceté-là ? On dit de celui qui y par- ıt, voilà un habile homme, voilà un ıme de tête ; il a culbuté ses ennemis ; su écarter tout ce qui lui faisoit om- ge ; il faut avoir bien de l'esprit pour se r d'affaire comme il a fait. — Mais, ı père, parmi des personnes comme s, quelqu'un qui ressembleroit à cet ha- homme-là, nous dirions de lui que c'est fourbe, un perfide, un homme sans con- nce et sans honneur, un homme qui ne t rien. Bon, me dit mon père, en riant :

intérets que le
qu'on honore du no
dies que nous empl
nos affaires, pour rui
blables ! Oh ! mon fil
prit du monde ; tu vo
elles sont, toi, tu as
mais si un peu d'extrav
paroit malheureuseme
égaroit ta raison, et
pes de vertu, tu pense
manière.

Tandis que mon père
jetois de temps en ten
vieux seigneur qui se p
sez près de nous, et je
enseveli dans une rêver

né obligeant; l'on a toujours dit du
n de lui : je suis persuadé qu'il n'est
ıbé que faute d'avoir cette méchanceté
ente, par laquelle on vient à bout de
défendre de ses ennemis, et de les sur-
ndre. Sur ce pied-là, répondis-je, il
:onsolera bientôt de sa chûte; un hon-
ı homme ne sauroit long-temps re-
tter un état incompatible avec sa bonté
ırelle. Hélas! mon enfant, reprit-il, je
ı sûr que ce seigneur ne le regrette que
), cet état où il n'est plus. Son cœur n'y
ıs fait naufrage; il y est resté bon et gé-
eux; mais l'habitude des honneurs peut
avoir gâté l'esprit; il regrette ce fracas
s lequel il vivoit, ce mouvement que
de monde se donnoit pour aller à lui;
grette ses flatteurs dont il se moquoit,
s qui regardoient comme un bonheur de
ı rendre favorable; il ne voit plus ces
timides et rampans, qui divertissoient
anité; il ne fait plus la destinée de per-
ıe; ses amis n'ont plus tant d'intérêt à
énager; il soupire après cette place qu'il
ıit dans l'esprit des autres, après ce res-
craintif qu'il aimoit à inspirer, quoi-
l se plût à le dissiper par des procédés

nous nous entretei
nous fit reprendre
En nous retirant
laboureur qui reve
qui chantoit de to
homme qui a le c
mon père! Il y a de b
me répondit-il ; c'es
soin de pluie, et qu
Je ne pus m'empê
rieux dont mon père
courtisan disgracié,
à-l'heure, a vu pleu
mais son esprit n'en
ment. Tu me fais-là u
me dit-il ; d'un labo
Le temps qu'il fait.

esoins sont pour le moins aussi presque s'ils étoient raisonnables ; et la , ni le soleil, ne peuvent rien pour eux; eu qu'ils peuvent pour les besoins de boureur, qui ne veut que vivre, et qui que son champ, dont il vit, en profidavantage. Ainsi tu comprends qu'il a n d'être gai, puisqu'il est presque sûr oir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu heureux, d'être si borné dans ses de-? Qu'en dis-tu ? Que les hommes soient s ou méchans, qu'ils se trahissent à la r ou à la ville, qu'un ministre superbe rebute ou les favorise, qu'ils courent ès de grands emplois, qu'ils les mannt ou qu'ils les perdent, tout cela n'est nt de la connoissance du laboureur; c'est état de trouble et de misère que sa conion lui épargne. Il pleut à propos, cela uffit; le bon-homme se couche content, ève de même, reprend son travail avec isir, et meurt enfin aussi tranquillement l'il a vécu; car une vie passée dans le re- a cela d'heureux, qu'elle est douce pennt qu'on en jouit, et qu'on ne s'y trouve int attaché quand on la quitte.

Nous arrivâmes à la maison en nous en-

mort, et l'affliction où
qui ne put se consoler ;
serrant la main, pendan
en larmes aux pieds du l

Ce ne fut que pleurs e
dans notre maison pend
fîmes-nous une perte i
union entre elle et mon
dresse elle avoit pour se
souviens pas de l'avoi
comme une personne qui
sur moi : je ne lui ai jamai
étoit la maîtresse, et que j
c'étoit l'amour que j'avoi
soumettoit toujours au ci

: la comprenois parfaitement, tout jeune
j'étois, et je recevois la leçon avec le
de tendresse qui me la donnoit; de
: que mon cœur étoit reconnoissant aussi-
ıu'instruit, et que le plaisir que j'avois
ıi obéissant, m'affectionnoit bientôt à
leçons mêmes.
i quelquefois je n'observois pas exacte-
t ce qu'elle souhaitoit de moi, je ne la
ois point irritée; je n'essuyois aucun
ortement, aucun reproche dur et me-
ınt; point de ces impatiences, de ces
ıcités de tempérament, qui entrent de
itié dans les corrections ordinaires, et
les rendent pernicieuses, par le mauvais
mple qu'elles y mêlent. Non, ma mère
tomboit pas dans ces fautes-là, et ne me
ıoit pas de nouveaux défauts, en me re-
ınant de ceux que j'avois; je ne lui voyois
même un air sévère; je ne la retrouvois
d'un accès moins aisé; elle étoit seule-
ıt plus triste; elle me disoit doucement
je l'affligeois, et me caressoit même en
montrant son affliction; c'étoit-là mon
timent, aussi je n'y tenois pas. Un
ne homme, *né* avec un cœur un peu sen-
, *ne sauroit résister* à de pareilles ma-

pu : ce mélange d
cette douleur atten
moignoit, quand j
par-tout; c'étoit u
vois me résoudre à
cœur que je ne perd
le mien en respect;
plaisir de la voir c
m'étois dit intérieur
pas l'être; je me serc
La mort me la rav
vois le plus besoin d'
âge sujet à des égarem
sois pas encore, et o
j'avois pour elle m'aur
que jamais.
Mon père ne put sur

il mourut entre mes bras, pendant que ma
ère étoit absente pour affaires domestiques.
Mon fils, me dit-il un moment avant que
expirer, vous avez perdu votre mère, vous
lez me perdre, et je vous vois au déses-
oir; mais vous n'y serez pas toujours, le
mps console de tout. Je vais répondre de
es actions à celui qui m'a donné la vie;
us lui répondrez un jour des vôtres, son-
ez-y; au défaut de biens que je ne puis
us laisser, mon amour vous laisse cette
msée; ne la perdez point, vous y trou-
rez tous les conseils que je pourrois vous
nner, et c'est elle qui doit désormais
us tenir lieu de père et de mère.
A peine eut-il achevé ce peu de mots,
l'il tomba dans une foiblesse qui lui ôta la
role; il prononça encore quelque chose de
al articulé, et où je compris qu'il deman-
it sa fille; après quoi ses yeux se fixèrent
r moi, et ne cessèrent de me regarder que
rsqu'il expira.
Je ne saurois peindre l'état où je me trou-
i alors; en le voyant mourir, je crus voir
core une fois mourir ma mère; il me sem-
oit que je venois de les perdre tous deux
us le même moment.

vions point de parens dan
amis, nous n'en connoi
est-ce qui s'attache à d'l
sont dans l'infortune ?

Dans un si grand aban
que devenir ; il me seml
tenions plus à rien, et j'é
le désespoir. Ma sœur eu
que moi, sa raison rapp
ses sages conseils me dé
ma vie avec elle. Nous
jours des larmes à la mor
bles parens. Ils ne nous o
fortune ; mais ils nous or
priser, et cela vaut mieu
leurs vertus nous donne la
le champ qu'ils nous ont

nous avons appris de bonne-heure à savoir être.

LA JUSTICE ET LA CLÉMENCE DE DIEU.

La petite Marianne de Vaucel pria un jour son père de lui expliquer un passage de l'écriture, qu'on lui avoit fait apprendre à l'école. C'étoit celui-ci :

« Moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui visite l'iniquité du père sur les enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandemens. »

Qu'est-ce donc qu'une génération, je vous prie, dit Marianne, après avoir répété ce passage ?

Regarde la chaîne de ma montre, lui répondit son père.

nent après en descendant,
le quatrième, le cinquième
jusqu'au dernier. Compre

MARIAN

Ce n'est pas difficile.

M. DE VAU

Sois bien attentive. U
d'un autre homme, com
cette chaîne descend d'un
premier qui vient d'un h
soit, forme sa première
qui vient de celui-ci for
ainsi de suite.

MARIAN

Voilà qui est clair. M
prien forme votre premièr

eu mieux. Noé fut père de Sem, Sem fut ère d'Arphaxad, Arphaxad fut père de Sa-em. Dis-moi maintenant quelles étoient, ur rapport à Noé, la première, la seconde t la troisième génération ?

MARIANNE.

Sem étoit la première, Arphaxad la se-onde, et Salem la troisième.

M. DE VAUCEL.

A merveille. Nous disions que Dieu vi-ite l'iniquité des pères dans leurs descen-ans. Noé étoit devenu pécheur; Dieu visita s péchés dans Sem, Arphaxad, Salem, et ans les enfans de Salem.

MARIANNE.

Vous dites *visiter*, mon papa ? Dieu vi-te donc les hommes ?

M. DE VAUCEL.

Sans contredit. Je t'ai souvent visitée dans s divertissemens ou dans tes travaux. Ma ite a-t-elle été toujours agréable pour toi ?

MARIANNE.

Oh ! pas toujours.

M. DE VAUCEL.

Pourquoi donc ?

MARIANNE.

Quand j'étois paresseuse, ou que je bou-

MARIA

Pardonnez-moi, moi
tois bien douce ou bien
faisiez des caresses. J'a
quefois de vous de très-

M. DE VA

C'est de la même mani
les hommes. Lorsqu'ils s
punit ; lorsqu'ils sont b
pense.

MARIAN

Dieu est donc toujour
pour nous visiter ainsi ?

M. DE VAU

Toujours, ma fille ; mai
pouvons pas le voir, il a d
pour faire éclater

nent arrive-t-il donc qu'il punisse les
es enfans, parce que leurs pères ont
échans ?

M. DE VAUCEL.

st que les enfans des méchans sont la
rt aussi méchans que leurs pères.

MARIANNE.

d'où cela vient-il ?

M. DE VAUCEL.

st qu'ils ne voient et n'entendent rien
e mal de la part de leurs parens.

MARIANNE.

tre voisin M. Duparc est un méchant
ne ; cependant il envoie ses enfans à
e et à l'église. Il me semble qu'il ne
qu'à eux d'être bons et religieux.

M. DE VAUCEL.

moi aussi je t'envoie à l'école et à l'é-
D'où vient donc que tu étois quelque-
néchante, lorsque tu venois de jouer
ces enfans, avant que je t'eusse dé-
de les voir ?

MARIANNE.

ne le sais pas moi-même. Quand j'ar-
auprès d'eux, j'étois d'abord toute
, en les entendant jurer et se disputer,
les voyant même quelquefois se battre.

Voilà précisément
fans des méchans. Ils
peu au mal qu'ils voie
sans cesse dans leur m
vient ivre presque tou
femme sans le moindre
sont témoins. Il est b
dit souvent à l'église et
punit ceux qui s'abandc
et à la colère. Ils voien
s'y abandonner ; et ils
mes : Il faut que ces vi
grands qu'on nous le di
père se garderoit bien
craîns qu'ils ne

re bossu, qui vient mendier toutes les semaines à notre porte ?

MARIANNE.

Oh oui ! je le connois bien. Je lui ai donné quelquefois du pain de mon déjeuner. Ah ! mon papa, le vilain homme ! Il est laid comme la mort, et il a une barbe aussi longue que le poil de nos décrotoires.

M. DE VAUCEL.

Tu peux voir, par cet homme, comment Dieu visite dans les enfans les crimes de leurs pères jusqu'à la troisième génération. Son bisayeul s'appeloit M. de Quincy. On valuoit ses biens à deux millions ; et son emploi de receveur-général lui rapportoit encore par an plus de cinquante mille livres. Jouissant d'une fortune aussi considérable, il auroit dû n'en être que plus reconnoissant envers Dieu, et n'en mener qu'une vie plus exemplaire. Ma chère Marianne, quel bien un homme auroit pu faire avec ses richesses ! Combien d'honnêtes familles il auroit pu soutenir ! Combien de pauvres orphelins il auroit pu faire élever ! Quelles bonnes instructions il auroit pu procurer à ses propres enfans ! Il ne fit rien de tout cela. Il aimoit mieux donner des fêtes et des repas somp-

jusqu'en leur présence. Il
jamais : Qu'avez - vous
d'hui ? Qu'avez-vous app
si souvent chargé de vin
jeu, que ses enfans pou
qui leur venoit dans la
premier âge, ils couro
avec tous les petits vag
furent plus grands, on
dans les cabarets, les bi
mies de jeu, ou d'autres
quentés par les libertins.
nommé Charles, avoit
pour y faire ses exercices ;
seulement pas venu l'idée
lieu d'acheter de bons
ployoit son argent à boi

jour qu'il étoit en partie de débauche une troupe de joueurs et de gens in-, un messager vint lui apprendre la subite de son père. Quels sentimens nes-tu, ma fille, qu'il fit éclater à triste nouvelle?

MARIANNE.

lut être bien affligé. Je me représente e seroit ma douleur si l'on venoit me Marianne, ton papa est mort.

M. DE VAUCEL.

monstre ne fut point affligé; au con-, il remplit de vin son verre et celui us ses camarades, et leur dit: (je fré-le le répéter,) A la santé de la fortune. tenant je peux vivre à mon aise. J'ai r par-dessus la tête.

MARIANNE.

mon papa! est-il possible qu'on puisse i méchant?

M. DE VAUCEL.

le vois, lorsqu'on a le malheur de de parens qui vous apprennent à le ir. Il passa le reste du jour et une par-la nuit à table. Le lendemain il ras-la tous ses effets, et se mit en route aller prendre possession des biens de

M. de Quincy avoit e
l'argent du roi. Comme
pouvoit ne lui avoir pa
aussi-tôt après sa mort,
et tous ses appartemens
tournât rien de ses effets
être payé, s'il manquoit
sommes que M. de Qui
pour lui.

MARIA

Et y manquoît-il quel

M. DE VA

Le vuide de sa cais
D'ailleurs, il vint auss
des gens à qui il devoit,
saisies particulières sur

is, de toute espèce d'ouvriers et de four-
seurs : car il avoit toujours pris à crédit,
is penser jamais à ce qu'il seroit obligé
payer. Le peu qu'il avoit laissé d'argent
bientôt dévoré par les gens de justice.
n hôtel, ses terres, ses meubles, son ar-
terie, tout fut vendu ; et cette vente ne
duisit pas la moitié de l'argent qu'il au-
t fallu pour acquitter ses dettes.

MARIANNE.

Et Charles, que devint-il alors ?

M. DE VAUCEL.

Il commença dès ce moment à être bien à
indre. Son père lui avoit donné une mau-
se éducation : aussi n'avoit-il rien ap-
s, et il ne savoit comment faire pour
re. Accoutumé à une vie de débauche,
vouloit toujours manger de bons mor-
ux, comme à l'ordinaire. Il fut donc
igé de vendre sa montre, ses beaux ha-
s, ses dentelles ; et il dépensa tout cela
ite, que peu de jours après il fut réduit
'en aller mendiant de porte en porte. Par
heur, le roi eut pitié de lui ; et on lui
na une place de six cents francs au bu-
u d'entrée des vins. Cet emploi lui fit
e connoisssance avec la fille d'un caba-

désordre de leur condu
ivroit avec les march
favorisoit les fripon
toutes les tavernes d
revenoient tous les d
querelloit, il l'injurioi
toit, elle le déchiroit
homme bien malheure

MARIA

Oh ! mon papa !

M. DE VA

Et pourquoi étoit-il

MARIA

Parce qu'il avoit eu u

M. DE VA

N'avoit-il pas mérité
éprouvoit ?

de M. de Quincy dans sa première
on, sans que Charles eût raison de
lre d'en être l'innocente victime.

MARIANNE.

arles eut-il aussi des enfans ?

M. DE VAUCEL.

! oui, il en eut trois. Il seroit trop
te raconter ce qui arriva à chacun
ı particulier. Je me contenterai de
quelque chose du cadet, qu'on ap-
tienne.
oiras aisément que Charles, après
çu de si mauvais principes, s'em-
it bien peu de l'éducation de son
dis que les autres enfans étudioient
, Etienne se faufiloit parmi les sol-
t les casernes n'étoient pas loin de
ure. Là, il n'entendoit que des ju-
et des horreurs. Il avoit déjà quinze
il ne savoit ni lire, ni écrire. Il ne
oit Dieu pas plus qu'un jeune sau-
du dans les forêts.
ère entreprit cependant un jour de
ocher sa mauvaise conduite. Qu'a-
à me dire sur ce chapitre, lui ré-
l? vous ne vous conduisez pas mieux
. Charles s'emporta contre son inso-

nir utile. Non - seulemen
gages de l'aubergiste ; ma
passoit guère de jour , qu
que chose des voyageurs c
la maison. S'il avoit ména
fits avec économie , et q
conduite réglée , il auroit
se former un établissem
mais la dépravation de s
jeter ces moyens. Aussi-
geurs et l'aubergiste étoie
de la maison , et s'en all
de-garde , où il passoit la
lui restoit quelqu'argent
lendemain à s'enivrer d'e
excès , ainsi que par d'

e à tout le monde ; mais personne ne
loit se charger d'un pareil fardeau. Enfin
un jour venir Etienne, et lui offrit cent
s, s'il la vouloit épouser. Celui-ci ac-
a la proposition, à la vue de la somme
n étaloit à ses yeux. Mais il ne l'eut
plutôt dépensée, qu'il partit, ne lais-
à sa femme qu'un malheureux enfant,
même Pierre dont je t'ai d'abord parlé.
se soutint pendant quelques mois, en
diant sur les grandes routes. Ce genre
ie le mit bientôt en liaison avec tout ce
l y avoit de scélérats dans le pays. Il ne
a guère à se jeter dans une bande de vo-
s, avec lesquels il alloit dérober la nuit
s les villages. Cependant cette abominable
fession ne lui réussit pas long-temps. Il
pris avec trois de ses camarades dans un
de nuit. On le conduisit à Paris, et il
livré au dernier supplice. Dieu visita
iquité de M. de Quincy dans sa seconde
ération. Etienne, à ton avis, n'avoit-il
mérité cette fin cruelle ?

MARIANNE.

l étoit encore plus scélérat que ses parens !

M. DE VAUCEL.

linsi Dieu ne fait pas d'injustice en re-

M. DE V

Je vais te le dire.
naissent ordinairemen
faits. Pierre vint au m
nouées et un corps t
plus hérité toute l'imb
de sorte qu'à l'âge de si
voit-il bégayer quelqu
trouva personne qui dai
lui : ses infirmités et son
que s'accroître, et il dev
me stupide, mal-sain et
aujourd'hui. Dieu visita
Quincy dans sa troisièm

MARIA

Ah ! mon papa, cela

que tu songes à t'en préserver. Tu semille fois plus coupable qu'un autre, s avoir reçu de si bonne-heure toutes nstructions dont tu peux avoir besoin.

MARIANNE.

h ! ne craignez pas, je suis bien résolue profiter ; mais dites-moi, je vous prie ; -il pas possible que les enfans des mé- ıs deviennent meilleurs que leurs pères ?

M. DE VAUCEL.

ui sans doute, lorsqu'ils ne se forment sur les mauvais exemples qu'ils en reent, mais sur les avis de leur conscience e leur raison, aidés des sages conseils ls peuvent recueillir de tous les gens de ı. Nous en avons un exemple dans la bi- Achaz étoit un très-méchant roi, et il un fils pieux, nommé Ezéchias.

MARIANNE.

Alors, mon papa, seroit-il juste que eu punît des enfans pieux pour l'impiété leurs pères ?

M. DE VAUCEL.

C'est aussi ce que Dieu ne fait jamais. Il dit lui-même dans l'écriture ; et l'un de plus grands poëtes a renfermé ses paro- dans ces deux beaux vers :

lorsque les Assyrie
rusalem, Dieu le
et que lorsqu'il fu
cruelle, Dieu lui r

M. DE

Tu vois donc que
à personne.

Marianne vouloi
tien ; mais comme
suite en fut remise a

Le lendemain, da
Marianne eut rendu
son père, il lui dit
souviens-tu de ce qu
sujet de notre entreti

MARI

Je crois me

:-ci sont ordinairement aussi méchans leurs pères.

M. DE VAUCEL.

effet, tu l'as fort bien retenu.

MARIANNE.

ais il reste encore quelque chose à pliquer, mon papa.

Je fais miséricorde en mille générations eux qui m'aiment et qui gardent mes mmandemens. »

ue faut-il entendre par-là, je vous ?

M. DE VAUCEL.

oute. Le petit Dumoulin demeure dans maison; je le fais habiller; je paie un pteur qui l'instruit. Quel motif m'en- à toutes ces dépenses pour un étran-

MARIANNE.

ous m'avez dit que son grand-père avoit ouverneur de votre papa, qu'il lui avoit é d'excellentes instructions, et que croyez de votre devoir de les rendre à petit-fils.

M. DE VAUCEL.

est vrai; mais si cet enfant étoit un

Tant qu'il contin
bien conduire, crois-
secours ?

MARI
Oh que non ! je voi
serez que plus génére

M. DE V
Dieu en agit de m
des gens de bien. Il les
parce qu'ils ont eu d'
tournent vers le mal,
mémoire de la droitu
est toujours prêt à leu

MARI
Vous me donnâtes
exemple d'enfans puni

MARIANNE.

ıon papa. Je l'ai vue quelquefois
ousine.

M. DE VAUCEL.

! c'est la fille d'un simple maître
t pauvre, mais très-honnête et
ieux. Je ne te citerai qu'un seul
probité. Pendant la dernière guer-
ldat fut logé quelques jours chez
ue l'ordre de partir arriva, le
rier, qui se connoissoit en braves
dit : Monsieur, je puis faire en-
quartiers, avant de trouver loge-
: un si honnête homme. Voici,
-il, en lui remettant une bourse
il y avoit deux cents écus, voici
petite fortune que j'ai acquise au
on sang. Gardez-la-moi. Si j'é-
x dangers que je vais courir, je
a reprendre de vos mains. Si je
ıi un frère que cette somme ren-
ıeureux. Voici son adresse ; vous
z tenir. — Voulez-vous une re-
ıce de ce dépôt, lui dit son hôte ?
ıon, répondit le soldat. La parole
ıête homme vaut mieux que tous
Il l'embrassa, lui dit adieu, et

au major, et il reçut
du pauvre soldat. Da
enfans étoient au lit ;
die très-dangereuse.
des rafraîchissemens
pas en état de leur e
auprès d'eux, et n'a
tions fort tristes à leu
cours. Mon cher ami ;
as dans ta cassette les
soldat. Ne pourois-tu
ques-uns pour soutenir
au monde n'en saura ri
pas donné un seul mot
tu, ma femme, lui ré
déjà d'un âge assez avai
n'ai fait tort à personne

, répliqua-t-il ; il les sauvera, si c'est
lonté. En cherchant à les secourir par
rime, je ne ferois qu'irriter contre moi
itre de leur vie et de la mienne. Il s'ar-
a des bras de sa femme en achevant ces
; il courut à son cabinet; il écrivit au
du soldat, et lui fit tenir sur-le-champ
eux cents écus. Ils arrivèrent fort à
os. L'héritier de cette somme avoit un
ui annonçoit les plus grandes disposi-
pour l'étude. Elle servit à l'envoyer à
versité.

ns cet intervalle, le maître d'école pas-
la nuit et le jour auprès du lit de ses
s. Il eut la joie de les voir enfin gué-
mais il ne s'en trouvoit pas moins em-
ssé pour fournir à leur éducation. Il
illoit légèrement, ne se nourrissoit
demi; et tout ce qu'il pouvoit se déro-
lui-même, il l'employoit pour sa fa-
.

et honnête homme perdit bientôt sa
e, et mourut lui-même quelque temps
, ne laissant après lui que ses livres
enfans. Sa sœur étoit venue le soi-
dans sa maladie. Hélas! s'écrioit-elle,
voyant mourir, que deviendront ces

pauvres orphelins ? Il entendit ces
se releva sur son lit, et dit à sa s
t'inquiète pas, ma chère amie, je l
une grande fortune ; ils ont ma
tion ; et il mourut.

Ces enfans, ma chère Marian
truits par les leçons et les bons exe
leur père, ont tous prospéré ; mai
te raconter particulièrement ce q
rivé à madame Dupuis.

Après la perte de ses parens, el
cueillie dans la maison de sa marr
coutumée dès l'enfance à une n
sobre, et à une parure modeste, i
loit bien peu de chose pour son e
et elle le gagnoit largement par s
à l'aiguille. Elle étoit toujours ga
santé robuste, et d'un commerce t
ble dans la société. Je l'ai vue sou
madame de Valmont ; et quoi
dame emploie des sommes pour sa t
jeune orpheline me paroissoit touj
belle dans la simplicité de ses hal
ceux qui la voyoient, se disoient
mêmes : La bénédiction de son pè

ée, que sa modestie, ses graces et son
it avoient attiré l'attention de plusieurs
ıes gens qui cherchoient à s'établir : mais
ɔient la plûpart des libertins. Ni leur
; ni leur fortune ne furent capables de
.ouir. Elle avoit trop de sagesse pour s'u-
par des nœuds qui doivent durer autant
la vie, à un homme de mauvaise con-
:e. Ainsi la vertu qu'elle avoit héritée
on père la préserva d'un mariage mal-
reux.

nfin M. Dupuis, qui demeuroit dans le
inage, la remarqua. C'étoit précisé-
ıt le fils du pauvre homme à qui l'hon-
: maître d'école avoit fidèlement envoyé
etite fortune du soldat son frère. Il avoit
ıien profité de ses études, que tout le
ade s'étoit intéressé en sa faveur. On lui
it d'abord donné un petit emploi pour
ɔuver son zèle et sa capacité. L'un et
ıtre avoient si bien surpassé toutes les
érances qu'on s'en étoit formées, qu'il
ıoit de s'élever en peu de temps à un
ste assez considérable. Admis chez ma-
me de Valmont, il eut l'occasion et le
sir de connoître tout le mérite de la jeune
ɔheline ; et il souhaitoit secrètement de

lui-même, doit être la meilleure
ses. Il lui fit part de ses sentimen
reçut l'aveu avec autant de mod
de reconnoissance, et devint bien
reuse femme qu'elle est aujourd'h

Tu vois par cet exemple comm
se plaît à récompenser les enfans
qu'ont fait leurs pères. Si le maît
avoit retenu la somme qui lui
confiée par le soldat, le père de M
n'auroit pu envoyer son fils à l'u
celui-ci par conséquent n'auroit
sidération, ni emploi, ni fortune
roit pu faire le bonheur de la fill
tre d'école.

MARIANNE.

Toutes les filles d'honnêtes ger

MARIANNE.

lles obtiennent donc d'ailleurs tout ce les désirent ?

M. DE VAUCEL.

on pas toujours encore. Dieu envoie ent aux enfans des gens pieux des épreuacheuses. Ne saurois-tu m'en rapporucun exemple tiré de la bible ?

MARIANNE.

rdonnez-moi, mon papa. Je me sou- de l'histoire de Joseph. C'étoit le fils saint patriarche; cependant il fut vendu is en prison.

M. DE VAUCEL.

est vrai.

MARIANNE.

insi donc ces pauvres enfans sont traomme s'ils étoient nés de méchans pa- ?

M. DE VAUCEL.

on pas tout-à-fait; car s'ils ont été élclans la prière et dans la résignation, ils ouvent un grand adoucissement à leurs frances. Une suite de jours heureux aupu les enorgueillir ou les corrompre; ieu que s'ils conservent le courage et la dans le malheur, ils obtiennent tou-

jours à la fin une récompense, peux le voir dans l'histoire de Joseph.

Marianne se retira fort touch entretien ; et depuis ce jour elle de rendre graces à Dieu de lui a un père dont la piété pouvoit obte pour elle-même tant de secou peines, ou des jouissances si pur heur que l'on goûte au sein de la

LA RÉSIGNATI

Après avoir passé joyeusemen avec sa famille, M. de Romé s'ét fort satisfait, et il goûtoit depui heures les douceurs d'un paisible lorsqu'il fut tout-à-coup réveil bruit sourd qu'il entendoit autou ne pouvoit d'abord comprendre pouvoit provenir. Enfin lorsqu'i ouvert les yeux, il vit sa maiso feu, et les flammes qui pénétroien sa chambre par les fenêtres. Il se cipitamment hors de son lit, ré

ouse, prit dans ses bras sa petite Eugé-
e, son fils Amédée par la main, et s'é-
appa devant les tourbillons de flammes et
fumée qui le poursuivoient. Il ne put
uver rien de plus. Ses habits, ses meu-
es, son argent, tout fut consumé. A
ine venoit-il de passer le seuil de la porte,
e les planchers et la charpente s'écroulè-
nt avec un fracas épouvantable.

Ce pauvre homme, sa femme et ses en-
ns se trouvoient ainsi demi-nuds au mi-
eu d'une foule de peuple, qui accouroit
: tous les côtés pour éteindre l'incendie.
n entendoit craquer leurs dents, et leurs
noux se heurter l'un contre l'autre, de
oid et de frayeur. Dans le premier saisis-
ment, M. de Romé ne savoit quel parti
endre. Enfin il se rappela qu'il avoit un
usin à l'autre extrémité de la ville, et il
hâta d'aller lui demander un refuge pour
famille et pour lui-même.

Ils en furent accueillis de la manière la
us prévenante. Aussi-tôt que la maî-
esse de la maison les vit dans un état si
plorable, elle courut chercher des vête-
ens qu'elle leur présenta. Elle fit allumer
n grand feu pour les pauvres enfans à demi-

transis, et leur fit prendre av
de peine, quelques gouttes d
propre à ranimer leurs forces.

Le lendemain M. de Rom
tard, parce que l'agitation de
dente l'avoit empêché, jusqu
jour, de prendre le moindre r
rut aussi-tôt au lit de ses enfa
déjà réveillés, et ils pleuroien
cle lui serra tristement le cœu
brassoit sans pouvoir proférer
role. Enfin ayant rassemblé to
pour surmonter son trouble,
Mes chers enfans, pourquoi

EUGÉNIE.

Ah! mon papa! mes robes,
tout est brûlé!

M. DE ROMÉ

Ne vous reste-t-il donc rien

AMÉDÉE.

Rien! rien au monde.

M. DE ROMÉ

Regardez-moi, mes enfans,
suite si rien ne vous est resté.

EUGÉNIE.

Ah! mon frère, il nous rest
et notre maman.

M. DE ROMÉ.

ous reste donc beaucoup encore. Nous
s abandonnerons jamais. Nous parta-
avec vous jusqu'à notre dernier mor-
e pain. Combien vous avez risqué de
erdre ! Qui peut vous avoir sauvé de
heur ?

EUGÉNIE.

'y a que Dieu, mon papa.

M. DE ROMÉ.

as raison. Ce Dieu qui veille sur les
oiseaux, a pris aussi mes enfans sous
le. Ainsi donc pourquoi pleurez-vous,
ie Dieu s'est déclaré votre protecteur?
ce pas lui qui m'avoit fait présent de
ens et de ma maison?

AMÉDÉE.

st vrai. Mais pourquoi vous les a-t-il
s ?

M. DE ROMÉ.

'est pas à moi de lui demander compte
desseins. Il a fait connoître sa vo-
je dois m'y soumettre en silence.

EUGÉNIE.

volonté, mon papa? Dieu peut donc
r quelque chose de méchant ?

M. DE ROMÉ.

Non, ma fille, il ne le peut pas. puisqu'il m'ôte les biens qu'il m'avoit d il faut que cette perte entre dans la de sa providence, et puisse nous être

AMÉDÉE.

Vous m'avez permis, mon papa, dire ma pensée dans toutes les occasi ne puis croire que l'incendie de not son puisse nous être utile en quelque Si cela étoit, vous ne seriez pas s vous-même.

M. DE ROMÉ.

Ne te souviens-tu pas que je bris fois ton tambour? Pensois-tu alors q fût bon à quelque chose pour toi?

AMÉDÉE.

Non pas dans le premier moment je compris ensuite que c'étoit pou bien, parce que ce tambour me rend portun à tout le monde, et m'expose vent à vous désobéir.

M. DE ROMÉ.

Pourquoi ne le compris-tu pas t suite?

AMÉDÉE.

C'est que j'étois un enfant.

M. DE ROMÉ.

bien ! mon ami, les hommes ne sont
:s enfans devant Dieu. Je suis triste
r perdu mes biens, parce que je ne
ıs encore à quoi ce malheur peut être
ɔur moi. Mais un jour, je compren-
ûrement qu'il n'est arrivé que pour
vantage.

EUGÉNIE.

! si je le croyois, je m'en serois bien-
ısolée.

M. DE ROMÉ.

ıs pouvez le croire, mes enfans. Mais
s, consultons-nous. Dans la situa-
ù je me trouve, ne sachant plus com-
vous nourrir, que dois-je faire ?

AMÉDÉE.

aut s'adresser à notre cousine, et la
de nous garder dans sa maison.

M. DE ROMÉ.

is, puis-je lui demander qu'elle vous
isse et qu'elle vous entretienne ?

EUGÉNIE.

ırquoi non ? n'est-elle pas notre cou-
Et n'en auriez-vous pas fait autant à
ce ?

M. DE ROMÉ.

Il est vrai ; mais elle a elle-même tr
enfans ; et elle n'est pas à beaucoup près
riche que je l'étois encore hier au soir.

AMÉDÉE.

Je ne sais donc plus à qui nous pouvo
nous adresser.

M. DE ROMÉ.

As-tu déjà oublié qui m'avoit donné n
maison ?

AMÉDÉE.

C'est Dieu.

EUGÉNIE.

Ah ! mon papa, je vois bien que c'est
lui seul qu'il faut avoir recours.

M. DE ROMÉ.

C'est aussi ce que je veux faire. Je le pri
rai, à chaque instant, dans mon cœur, e
je lui dirai : Dieu de bonté ! tu nourris le
petits des oiseaux, donne-moi aussi l
moyen de nourrir les chers petits que t
m'as donnés.

EUGÉNIE, *l'embrassant.*

Oh ! que vous êtes bon, mon papa !

AMÉDÉE.

Est-ce que vous n'avez pas toujours pri
Dieu de cette manière ?

M. DE ROMÉ.

ıjours, mon ami, comme tu viens
ier, tous les matins, de te donner à
ıer. Mais te souviens-tu de ce qui
a l'année dernière, lorsque tu sortis
bonne-heure avec mon domestique,
ller voir passer un régiment à une lieue
La foule vous sépara; la neige te sur-
tu perdis ta route; et tu revins fort
la maison, tout transi de froid et
ınt de faim. Il me semble que tu me
ıdas alors ton déjeûner d'un autre
ı'à l'ordinaire.

AMÉDÉE.

st vrai, je me le rappelle. Je vous le
ıdai avec beaucoup plus d'instances.
ıue je sentois un besoin qui me dé-
.

M. DE ROMÉ.

moi aussi; quand je considérerai le
où nous nous trouvons, j'en prierai
avec plus de zèle et de ferveur. Qui
e mieux pour nous, sa grace, ou les
que j'ai perdus?

EUGÉNIE.

'y a pas à balancer, mon papa.

M. DE ROMÉ.

Tu as raison ; car tous les biens du mon
ne peuvent rendre ma vie heureuse, ni
consoler et me tranquilliser à la mort,
lieu que la grace de Dieu peut opérer to
cela. Si, par la perte de mes biens, le S
gneur n'avoit voulu que m'attacher pl
étroitement à lui, et me pénétrer avec pl
de force de la crainte et de l'amour que
lui dois, cette perte ne tourneroit-elle p
à mon avantage ?

AMÉDÉE.

Je vous avouerai, mon papa, que je
puis encore le comprendre.

M. DE ROMÉ.

Tu le comprendras mieux dans la sui
de cet entretien. As-tu oublié les reproch
que je t'ai faits quelquefois, lorsque tu lai
sois croître de mauvaises herbes dans le p
tit jardin que je t'avois donné à cultiver ?

AMÉDÉE.

O mon papa ! de quoi me parlez-vous
Mon pauvre jardin, le voilà maintenant t
bouleversé ! il n'est plus couvert que
pierres et de charbons.

M. DE ROMÉ.

J'espère que nous parviendrons enc

établir. Mais, dis-moi sincèrement, quoi négligeois-tu si souvent la culture on jardin ?

AMÉDÉE.

pensois que je n'avois pas besoin de m'er au travail, puisque vous étiez riche.

M. DE ROMÉ.

a cela tu pensois assez légèrement. Le ieu nous donne de la force, de l'appétit la santé ; il nous garantit de l'ennui, end notre sommeil plus doux et plus ond. C'est pour jouir de ses bienfaits, tous les jours, au moins pendant deux es, je travaillois, soit dans mon jardin, sur mon tour, quoique je fusse riche. Si vois renoncé à ton travail, tu serois de- foible, tu aurois perdu l'appétit et la , tu n'aurois eu qu'un sommeil lourd nible. Avec toute la richesse que tu me osois, aurois-tu été heureux ?

AMÉDÉE.

élas ! non sûrement. A quoi sert l'ar- , si l'on n'a pas de santé pour en jouir ? uoi sert un bon lit, si l'on n'a pas de meil ?

M. DE ROMÉ.

présent que tu me vois pauvre, ne

Et tu en seras plus frais et
vois maintenant comme la
nos biens peut nous être uti

AMÉDÉE.

Je commence à le mieux c

Un domestique vint leur
ment que le déjeûner étoit
sèrent dans le sallon, et l
heureuse famille eût recouvré
ce repas, M. de Romé pria
lui permettre d'aller faire u
menade dans le jardin av
Après quelques tours d'all
Eugénie parurent reprendre

s'étendoit une treille de muscat, dont les grappes dorées attiroient les regards des enfans, et leur faisoient venir l'eau à la bouche. M. de Romé les voyant en des dispositions si favorables, leur dit :

O mes amis, le beau jardin ! quels fruits délicieux je vois pendre à ces arbres et à ces treilles ! savez-vous qui les a cultivés ?

EUGÉNIE.

C'est notre cousin lui-même. Je l'ai vu souvent à l'ouvrage dans ses heures de délassement. J'étois un jour auprès de lui, lorsqu'il faisoit jouer sa serpette. Vois-tu, me dit-il, ma chère Eugénie ? c'est-là qu'il viendra de beaux raisins. Si tu viens me voir cet automne, je t'en donnerai tant que tu voudras.

M. DE ROMÉ.

Oui, mes enfans, c'est votre cousin qui tient ce jardin dans le bon état où vous le voyez. Vous sentez par-là quel est le fruit du travail. Si votre cousin avoit été paresseux, les treilles n'auroient pas porté de muscats, les arbres auroient été rongés par la mousse et par les chenilles ; dans ces carrés où vous voyez de si belles laitues, il ne seroit venu que des herbes sauvages.

Vous nous dîtes alors, m
c'étoit à cause des fortes ge
temps, et des pluies continue

M. DE ROM

Et qui envoie sur la terre l
gelées ?

EUGÉNIE.

C'est Dieu.

M. DE ROM

Si le dernier printemps
froid, et l'été aussi humide
vu une si grande abondance

AMÉDÉE.

Non, certainement.

ssance. Il nous a refusé des fruits l'an-
dernière, et il nous les donne cette
ıée avec largesse. Il m'a aussi dépouillé
mes biens : ne peut-il pas me les rendre
ıme il me les a ravis ?

AMÉDÉE.

Rien ne doit être si aisé au maître de la
'e.

M. DE ROMÉ.

'e me repose dans cette douce confiance.
ıvez-vous rien lu dans la bible d'un hom-
qui avoit perdu tous ses biens, et qui,
la bénédiction du Seigneur, en reçut
ıs la suite plus qu'il n'en avoit perdu ?

AMÉDÉE.

l me semble que c'est Job.

M. DE ROMÉ.

)ui, c'est ainsi qu'il s'appeloit. Mais
ırquoi Dieu lui fit-il la grace de le ren-
plus riche qu'il ne l'avoit jamais été ?

AMÉDÉE.

)'est qu'il avoit eu de la patience et de la
:é.

M. DE ROMÉ.

)oyons donc aussi pieux et patiens. Prions
c ferveur, travaillons avec courage ; et
-*seulement Dieu* nous soutiendra dans

perdu.

EUGÉNIE.

Et moi donc ! Mais, moi
quoi pensez-vous que Dieu fe
choses en notre faveur ?

M. DE ROM

Parce que je me fonde sur
et qu'il dit lui-même dans l
voyez tous vos soucis vers le
il songe pour vous.

La confiance religieuse de
ne fut point trompée. Il vit
Dieu s'accomplir d'abord
Eugénie et Amédée reçurent
plus utile du malheur qu'ils a

ux ans à passer dans la peine ; mais leur
ıstance ne se démentit jamais dans cette
ıgue épreuve. Après avoir rassemblé tous
débris de sa fortune, M. de Romé se re-
a dans un petit appartement à l'extrémité
ın fauxbourg. La médiocrité de ses reve-
s auroit à peine suffi à un autre pour faire
›sister sa famille : mais par sa tempérance
son économie, il sut encore y trouver de
›i pourvoir à l'éducation de ses enfans.
s hommes avoient oublié ses services, et
:un ne songeoit à s'intéresser pour lui ;
Providence s'étoit réservé tout le soin de
destinée. Elle venoit de placer dans le
ınistère un citoyen vertueux, mieux in-
ɹit que personne des talens et de la droi-
e de M. de Romé. Le premier usage qu'il
de la confiance du prince, fut de lui pré-
ter cet homme respectable pour un em-
i distingué qui venoit de vaquer dans
ı trésor. Instruits à l'école du malheur,
de Romé ni ses enfans ne perdirent le
it de ses leçons dans l'ivresse de la pros-
:ité ; et leurs jours coulèrent heureux
ns l'oubli de l'indifférence des hommes,
le souvenir tendre et constant des bien-
s de Dieu.

LA PRIÈRE.

Le jeune Théophile avoit reçu de
père, le jour de sa fête, un petit livre
d'estampes, qui renfermoit diverse
structions pour les enfans, d'après que
passages choisis de l'écriture.

Théophile fut si satisfait de son l
que dès le premier jour il en lut, av
tention, une grande partie. Il fut f
sur-tout de ce passage :

« Le Seigneur est auprès de ceu
l'invoquent du fond du cœur. Il exau
prières de ceux qui le craignent, et se
à les secourir. » (*Ps.* 144, *vers.* 19.

Cette lecture le rendit rêveur. La
pensivement appuyée sur sa main, il
soit à lui-même : Moi, je vis dans la c
te de Dieu ; moi, je le prie tous les j
et cependant il n'exauce pas mes pr
Pendant un mois tout entier que ma g
maman a été malade, je le priois sans
pour elle, et cependant il me l'a enl
Son père étant entré dans sa chambr
surprit dans ces pensées, ce qui donn
à l'entretien suivant.

M. DE BEULIÈRES.

·quoi donc es-tu si rêveur, mon cher
ıile ? Est-ce que tu ne serois pas sa-
de mon petit cadeau ?

THÉOPHILE.

ous demande pardon, mon papa,
.s très-content.

M. DE BEULIÈRES.

: vois cependant un air bien sérieux.

THÉOPHILE.

: que je trouve ici un passage que je
ıds pas.

M. DE BEULIÈRES.

ons. Quel est-il ?

THÉOPHILE.

Seigneur exauce les prières de ceux
craignent. »

M. DE BEULIÈRES.

r a-t-il là de si difficile à compren-

THÉOPHILE.

t que je le crains aussi, moi. Ce-
t je ne le vois point exaucer mes
.

M. DE BEULIÈRES.

m'étonne. Je ne demande rien à
ue je ne l'obtienne. Qu'est-ce donc

que tu lui as demandé, et qu'il t'a re

THÉOPHILE.

De ne pas laisser mourir ma grand'ma

M. DE BEULIÈRES.

Comment l'as-tu prié ?

THÉOPHILE.

Voici mon petit livre de prières bien ! je l'ai récité deux fois d'un b l'autre.

M. DE BEULIÈRES.

Y a-t-il dans ce livre quelque pour une grand'maman malade ?

THÉOPHILE.

Non, mon papa.

M. DE BEULIÈRES.

Si tu avois envie d'aller à la prome viendrois-tu ; pour m'en demander la mission, me réciter les beaux compl que tu m'as faits à la nouvelle anné le jour de ma fête ?

THÉOPHILE, *souriant.*

Oh que nenni !

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi pas ?

THÉOPHILE.

C'est qu'il n'y a pas là de perm *pour aller se promener.*

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi donc, lorsque tu voulois rier pour la maladie de ta grand'maman, s-tu récité deux fois tout de suite un livre e prières où il n'y a pas un seul mot de rand'maman, ni de guérison ?

HÉOPHILE, *après un moment de réflexion.*

Je vois à présent que je m'y suis mal pris. aurois dû me faire faire exprès, par mon récepteur, une prière de grand'maman, je l'aurois récitée tant de fois, tant de is....

M. DE BEULIÈRES.

Mais si tu voulois aller à la promenade, mme je te le disois tout-à-l'heure, qui t-ce qui te feroit une prière pour m'en demander la permission ?

THÉOPHILE.

Personne.

M. DE BEULIÈRES.

Et quand personne ne te compose ta ière, comment fais-tu pour me demander elque chose ?

THÉOPHILE.

Je parle comme les paroles me viennent, *cœur, et tout de* suite. Je sais que vous

êtes bon, et que vous me pardonnerez si je n'arrange pas bien mes mots.

M. DE BEULIÈRES.

Voyons, pour aller te promener, ce que tu me dirois de toi-même?

THÉOPHILE.

Je vous dirois : Mon papa, voyez le beau temps qu'il fait aujourd'hui. Voudriez-vous bien me permettre d'aller faire un petit tour de promenade? Je n'irai pas plus loin, et je ne resterai pas plus long-temps que vous me l'aurez permis.

M. DE BEULIÈRES.

Et penses-tu que je fisse difficulté de t'accorder ce que tu me demanderois ?

THÉOPHILE.

Non, mon papa, si vous n'aviez pas quelque raison particulière pour me retenir à la maison.

M. DE BEULIÈRES.

Tu ne crois donc pas que Dieu t'aime autant que moi ?

THÉOPHILE.

Il m'aime encore bien davantage. Je me souviendrai toujours de ce que vous m'avez *dit fort* souvent, que tout le bien que vous *me faites*, vient de lui, et qu'il prendroit

)in de moi, si j'avois le malheur de vous
:rdre.

M. DE BEULIÈRES.

Oui, mon fils, tes yeux, ta bouche, tous
:s membres, c'est lui qui te les a donnés.
doit t'aimer bien tendrement pour t'avoir
nsi comblé de ses dons. Pourquoi donc
oses-tu lui adresser de toi-même des prié-
:s?

THÉOPHILE.

C'est que Dieu est le seigneur le plus
rand, le plus puissant....

M. DE BEULIÈRES.

Sans doute. Mais si le roi étoit ton père,
it-ce que tu n'oserois pas t'entretenir avec
ui, comme tu t'entretiens avec moi?

THÉOPHILE.

Oh! je crois que je l'oserois.

M. DE BEULIÈRES.

Eh bien! Dieu n'est-il pas ton père aussi?
e récites-tu pas tous les jours la prière qu'il
)us a enseignée lui-même, et dans laquelle
veut que nous l'appellions notre père?

THÉOPHILE.

Oh! désormais je lui parlerai avec con-
ice, comme j'ai coutume de vous parler.

THÉOPH

Je lui dirois : Mon D
grand'maman ne meur
tant ! C'est elle qui m'a
m'explique toutes mes b
me punit quand je suis
chant ; mais aussi elle m
que j'ai été attentif à me
me suis bien comporté
Ah ! ne la laissez pas mo

M. DE BEUL

Je suis sûr, mon fils
auroit été fort agréable à

THÉOPHI

Si je l'avois prié comme

M. DE BEULIÈRES.

Quels sont ceux que Dieu exauce, dis-tu?

THÉOPHILE.

Ceux qui le craignent.

M. DE BEULIÈRES.

Tu le crains donc, toi?

THÉOPHILE.

Oh! oui! je tremble quand il fait du tonnerre; et quand j'entends siffler l'ouragan, je ne sais où me cacher.

M. DE BEULIÈRES.

Germain, ce domestique que j'ai renvoyé, étoit précisément comme toi. Est-ce qu'il craignoit Dieu, ce garçon-là?

THÉOPHILE.

Je n'en crois rien.

M. DE BEULIÈRES.

Pourquoi donc?

THÉOPHILE.

C'est qu'il juroit à faire peur, et qu'il n'obéissoit ni à maman, ni à vous.

M. DE BEULIÈRES.

Et pour vivre dans la crainte de Dieu, ne faut-il *qu'avoir* peur de l'ouragan et du *tonnerre ?*

THÉOPH
Il faut lui obéir.

M. DE BEUL
Et toi, lui obéis-tu ?

THÉOPH
Ah ! vraiment ! pas touj

M. DE BEUL
Si tu voulois donc comm
rement à vivre dans la crai
te faudroit-il ?

THÉOPHI
Savoir lui obéir.

M. DE BEULI
Est-il rien de plus faci
Dieu ?

'avoir pas bien répeté la leçon qu'il t'a-
expliquée.

THÉOPHILE.

est que mon cousin étoit venu me trou-

M. DE BEULIÈRES.

'ant-hier tu t'échappas du logis, sans
ermission.

THÉOPHILE.

étoit pour aller joindre mon cousin.

M. DE BEULIÈRES.

ne manquera pas sûrement de revenir
ırd'hui pour te tenter encore. Comment
·tu s'il veut t'engager à manquer à tes
irs ?

THÉOPHILE.

e prierai Dieu de ne pas permettre que
i désobéisse.

M. DE BEULIÈRES.

comment le prieras-tu ?

THÉOPHILE.

lon Dieu, donnez-moi le desir d'être
, et ne permettez pas que mon cousin
ısse faire le mal.

M. DE BEULIÈRES.

ais n'y *a-t-il* que ton cousin qui t'ait
s engagé à mal faire ?

M. DE BEU

Ainsi je vois qu'il te
quelque chose à ta prièr

THÉOPH

Oui, mon papa! je de
ne permettez pas que p
faire le mal.

M. DE BEU

Il y a six semaines qu
Tu priois alors le méde
santé. T'en souviens-tu
répondit ?

THÉOPH

Oui! je le ferai volonti
Mais il faut avaler tout d

THÉOPHILE.

)h ! non sûrement.

M. DE BEULIÈRES.

Dieu nous a prescrit de même ce qu'il
: faire pour lui obéir. Te souviens-tu de
ue je t'ai dit à ce sujet ?

THÉOPHILE.

ne l'ai pas oublié. Il faut toujours s'oc-
r de lui, songer au plaisir qu'il y a de
le bien, et à ce qu'il en coûte de faire
al.

M. DE BEULIÈRES.

on cousin n'auroit qu'à venir actuelle-
t pour t'exciter à faire une mauvaise
n.

THÉOPHILE.

h ! mon papa ! je penserois aux repro-
que je mériterois de votre part pour
ir écouté.

M. DE BEULIÈRES.

rt bien, mon ami : mais si tu priois
de te rendre obéissant, et que tu ne
isses rien faire de ce qu'il faut pour
, crois-tu que ta seule prière pût pro-
un grand effet ?

THÉOPHILE.

n ! je ne le crois pas.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi tu vois, mon fils, pourquoi Dieu exauce si rarement les prières des hommes. Car, ou elles ne consistent que dans le récit précipité de quelques formules, qui conviennent aussi peu aux circonstances, que ton livre d'oraison à la maladie de ta grand-maman; ou bien ils n'ont aucune véritable crainte de Dieu; ou enfin, ils ne font rien de ce qu'il seroit nécessaire de pratiquer pour obtenir ce qu'ils demandent.

On vint dans ce moment annoncer à M. de Beulières, qu'un étranger vouloit lui parler. Il interrompit l'entretien, et promit à son fils de le reprendre le jour suivant.

Théophile étoit fort satisfait de voir tous ses doutes si bien éclaircis. Plein de reconnoissance et de joie, il se jette à genoux, et fait cette prière: Mon Dieu, comme je me réjouis de ce que je te suis cher, plus cher encore qu'à mon papa! Ah! si j'étois parfaitement bon! si je t'obéissois en toutes choses! Donne-moi le desir et la force de me préserver de tous ceux qui voudroient *m'engager* à devenir méchant. Oui! mon *Dieu*, je veux faire ce qui est en mon pe

, pour que tu m'accordes la grace de me
ıettre à tes volontés.
. peine eut-il fini sa prière, qu'il se
ra beaucoup plus gai, et plus porté vers
en, qu'il ne l'étoit auparavant. Il se
ɔromptement à étudier la leçon qu'il
it réciter le lendemain; et comme il
occupoit avec plaisir, il remarqua qu'il
ırenoit avec une extrême facilité.
ɔndant qu'il étoit livré tout entier à l'é-
, arrive son cousin Deshayes, qui ne
que pas de lui proposer, selon sa cou-
ɛ, quelques nouvelles polissonneries.
ɔphile trouva d'abord l'idée assez drôle:
ndant il lui vint aussi-tôt dans l'esprit
l ne seroit pas bien de laisser là son ou-
e pour aller jouer. Mon cher cousin,
dit-il, je suis fâché de ne pouvoir te
re; mais, dans ce moment, ce que tu
lemandes est impossible. Tiens, dès que
ai fini mon devoir, je suis à toi.
e vous pressez pas, monsieur, lui ré-
lit Deshayes d'un ton ironique. Vous
vez rester toute la journée cloué sur vos
ɛs.
h *bien! mon cher* cousin, j'y resterai
la journée, s'il le faut. Je te prie seu-

voir résisté à des inst
et à son propre pench
s'amuser tout seul le r
mit au lit, en rendan
qu'il l'avoit exaucé d'
dente.

Le lendemain, il se l
et courut trouver son
Mon cher papa, lui dit-
que Dieu exauce les pri
craignent. Il m'a donné
bien, et la force d'évite
du plaisir à apprendre
hayes est venu me tou

plus en plus. Tu verras un jour que ceux qui le craignent sincèrement, ne l'ont jamais prié en vain.

THÉOPHILE.

Ainsi donc, si je l'avois prié de cette manière pour ma grand'maman, je n'aurois pas eu le malheur de la voir mourir.

M. DE BEULIÈRES.

Je répondrai à ta question, après que tu auras satisfait à celle que j'ai à te faire.

THÉOPHILE.

Avec plaisir, mon papa, si j'en suis capable.

M. DE BEULIÈRES.

Lorsque tu m'as demandé l'éclaircissement de quelques difficultés, ou l'explication d'une règle de la grammaire, t'ai-je refusé quelquefois?

THÉOPHILE.

Non, mon papa, jamais.

M. DE BEULIÈRES.

Et pourquoi ne t'ai-je jamais refusé?

THÉOPHILE.

C'est que, par amitié pour moi, vous desirez que je m'instruise davantage.

M. DE BEULIÈRES.

Mais, lorsque tu m'as demandé certaines

M. DE BE

Et pourquoi non ?

THÉOP

Vous me répondiez
bien ce qui pouvoit me
d'abord affligé ; mais j
vous aviez eu raison.
me refusez quelque cho
tôt qu'elle n'est pas bo

M. DE BEU

Et n'aurois-tu pas la
vers Dieu ?

THÉOPH

Oh ! pardonnez-moi,

THÉOPHILE.

Seigneur, mon Dieu, si vous croyez que
: soit mon avantage, ne laissez pas mou-
r ma grand'maman.

M. DE BEULIÈRES.

Mais tu ne dois pas prier uniquement
our toi. Tu dois aussi prier pour ta grand'-
aman.

THÉOPHILE.

Cela est vrai.

M. DE BEULIÈRES.

Et si elle traînoit une vie accablée d'infir-
ités, si la mort devoit terminer ses souf-
ances, pourrois-tu demander à Dieu que,
our l'amour de toi, il rendît ta grand'-
aman malheureuse?

THÉOPHILE.

Non, certes.

M. DE BEULIÈRES.

Ainsi, tu vois qu'il faut encore ajouter
elque chose à ta prière?

THÉOPHILE.

Oui, je dois dire : Mon Dieu, si c'est
on avantage, et celui de ma grand'ma-
n, *laissez-la vivre* encore, je vous en
plie.

Qu'il auroit vu, par sa
plus longue vie n'étoit ut
moi.

M. DE BEULI

Pourrois-tu te plaindre
ce qu'il n'auroit pas exauc

THÉOPHI

Non, sans doute, puis
prié de laisser vivre ma gra
tant que ce seroit son ava

M. DE BEUL

Ainsi, tu vois, mon ami,
toujours les prières de ceu
Car, ou ils ne lui deman
de faire le bien, parce qu

consolent, et se disent à eux-mêmes : C'est que Dieu a vu que cela ne nous seroit pas avantageux.

Théophile ne tarda pas à profiter de cette instruction. Le matin, dès qu'il se réveilloit, il prioit Dieu de lui inspirer le desir de faire le bien ; et lorsqu'il se trouvoit près de manquer à ses devoirs, il le prioit de l'aider à se vaincre soi-même.

Il s'étoit accoutumé de bonne-heure à penser à Dieu, et à se mettre en sa présence. Il se peignoit sans cesse les douceurs attachées à une bonne action, et les chagrins que traînent à leur suite la paresse, l'orgueil, le mensonge et le libertinage. Enfin, il devint si honnête, si sage et si vertueux, que tous les pères le proposoient pour modèle à leurs enfans.

Au bout de quelques années, son père tomba malade. Tous les jours il invoquoit le Seigneur pour sa guérison. Le cœur gros de soupirs, et les yeux remplis de larmes, il lui disoit : Dieu tout-puissant, que ta volonté soit faite ; mais si la vie de mon papa nous doit être utile à l'un et à l'autre, daigne prolonger ses jours, même aux dépens des miens.

... sans doute
penser de ses vertus ; e
ses tendres secours, qu
que c'est lui seul qui
père.

Théophile avouoit sou
par le moyen de la prièi
gné bien des chagrins,
adoucir ses infortunes. I
chaque semaine sur le to
et l'arrosant de ses larme
le meilleur de tous les p
m'apprendre à prier, qu
pense dans son sein pater

LES SŒURS DE LAIT.

SCÈNE II.

Madame DE PREVAL, LEONOR.

MAD. DE PREVAL.

Eh bien! Léonor, où donc est ta sœur?

LÉONOR.

Dans le jardin, maman.

MAD. DE PREVAL.

Quoi! toujours au jardin! Qu'y fait-elle?

LÉONOR.

Elle est occupée sans doute à courir après des papillons.

MAD. DE PREVAL.

La belle occupation à son âge! C'est une petite fille bien dissipée. Il n'entre jamais une idée sérieuse dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle devienne plus raisonnable; et c'est l'aînée pourtant!

LÉONOR.

Je pense que je ferai bien de ne pas prendre exemple sur elle. Mais moi, maman... (*Elle baise la main de sa mère d'un air flatteur.*) Êtes-vous contente de moi?

MAD. DE PREVAL.

Oui! ma fille. Quoique la plus jeune, tu es la plus posée, et la plus réfléchie;

spère que tu deviendras de jour en jour ıs digne de ma tendresse.

LÉONOR.

Oh oui ! maman ! je vous le promets.

mad. DE PREVAL.

Que faisois-tu ici renfermée toute seule ns ta chambre ?

LÉONOR.

Je répétois ma leçon de clavecin. Mon ıître ne doit pas venir d'aujourd'hui ; mais ı'ai point voulu laisser passer l'heure marée pour cet exercice.

mad. DE PREVAL.

Tu m'enchantes, ma chère fille! Écoute. suis obligée de sortir pour une heure. ›rsque ta sœur reviendra, ne manque pas lui dire combien je suis mécontente de sa ɜèreté.

LÉONOR.

Laissez-moi faire, je lui parlerai comme convient.

mad. DE PREVAL.

Fais-lui, en mon nom, une sévère répriande. Elle mérite cette humiliation. Si le ne la *reçoit* pas bien de ta part, c'est à ›i *qu'elle aura* à faire.

Oui ! maman.

mad. DE PREVAL

Je ne te charge qu'à regret d'u
sion si fâcheuse. Je sens combie
doit souffrir.

LÉONOR.

Oh ! quand c'est par amitié !

mad. DE PREVAL

Tu la gâtes. Ne la ménage p
prie. Elle abuse de mes bontés !

LÉONOR.

Ah ça ! maman, reviendrez-vou
Vous savez que je suis toujours
de vous.

mad. DE PREVAL.

Oui ! ma chère enfant, le plut
sera possible. Ma plus grande joi
voir. C'est toi qui me consoles d
que ta sœur me fait éprouver. A
*embrasse Léonor, et la quitte. Léo
un air affligé, qu'elle dépouille p
à mesure que sa mère s'éloigne.*)

SCÈNE III.

ɔ N O R, *aussi-tôt qu'elle voit madame* ɔ *Preval au bas de l'escalier, elle court poster devant un miroir, caresse sa* ıëffure, *et se donne des graces.*

pensois bien aussi que je valois mieux ma sœur ! Je ne lui épargnerai pas les ɔches que maman m'a chargée de lui . Elle sentira que je mérite la supério- quoiqu'elle soit l'aînée. Je gage qu'elle discourir avec le jardinier sur ses choux r ses laitues, ou qu'elle joue avec les ıs de Babet, et leur donne tout son ıt, au lieu de l'employer à acheter lis rubans. Cela ne pense à rien de so-

SCÈNE IV.

LEONOR, JULIE.

I E, *entre en sautant. Elle tient à la main une petite boîte de carton.*

M A sœur ! *ma* sœur ! vois les deux ɔ- *pillons que je viens d'attraper !*

LÉONOR.

C'est quelque chose de bien merveilleu
en effet !

JULIE.

Quand je te dis qu'ils sont charmans
c'est comme un rézeau d'or sur leurs ailes.

LÉONOR.

Une demoiselle de ton âge et de ta nai
sance ne devroit-elle pas rougir de s'occ
per de semblables enfantillages ?

JULIE.

Enfantillages tant qu'il te plaira ; q
m'importe, pourvu qu'ils m'amusent.

LÉONOR.

Tu ne crois donc pas avoir rien de mie
à faire ? Tu n'as donc ni esprit, ni talen
cultiver ? Que ne t'exerces-tu, comme m
sur ton clavecin ?

JULIE.

C'est qu'il m'ennuie. J'ai plus de plai
à t'en entendre toucher.

LÉONOR.

Dis plutôt à courir dans le jardin.

JULIE.

Soit encore, si tu veux. Il faut que j
l'avoue ; lorsque notre vieux maître, a
ses sourcils épais et sa mine empesée,

ed à côté de moi, et me crie sans cesse ns l'oreille d'une voix enrouée : « Eh bien! ademoiselle, que faites-vous? Allez donc mesure! du goût, de la légèreté! Cela ne ut rien, recommençons. » Au lieu de pen- r à ce qu'il me dit, je ne songe qu'à finir, ur courir au jardin.

LÉONOR.

)uel charme ce jardin a-t-il donc pour vous?

JULIE.

C'est que personne ne m'y contrarie. Je eille tous les fruits qui sont à ma portée. fais des bouquets des plus jolies fleurs, ou les mets dans mes cheveux : puis je vais ercher les filles de Babet, pour se rouler ec moi sur le gazon. Il n'y a pas de mal out cela.

LÉONOR.

Je vous le ferai défendre par maman. ussi-bien il faut que je vous dise qu'elle t fort en colère contre vous ; et qu'elle a chargée de vous faire, en son nom, les us vifs reproches.

JULIE.

Je serois bien fâchée de faire de la peine *maman; et je voudrois pour lui plaire, oir dès-à-présent* autant de goût que toi

pour le clavecin. Mais si je ne l'ai pas encore, il viendra ; et je t'aurai bientôt rattrapée.

LÉONOR, *d'un air d'ironie.*

Oui vraiment ! je le crois.

JULIE.

Tu verras, ma sœur. Mais à propos, j'ai une nouvelle bien agréable à t'apprendre.

LÉONOR.

Quelle est donc cette nouvelle ?

JULIE.

Elle te fera plaisir, j'en suis sûre. Mais d'abord cherche un peu à la deviner.

LÉONOR.

Je ne veux pas me rompre la tête pour vos énigmes.

JULIE.

Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. C'est quelqu'un que nous attendions aujourd'hui.

LÉONOR.

Est-ce quelque demoiselle de nos amies ?

JULIE.

Oh ! c'est bien mieux ! Comment ! tu n'y es pas ?

LÉONOR.

Si tu ne veux pas me le dire, je ne m'embarrasse guère de le savoir.

JULIE.

Eh bien ! je te dirai que la bonne Marguerite est arrivée.

LÉONOR, *d'un air dédaigneux.*

Voilà donc cette grande nouvelle qui devoit me faire tant de plaisir ! La bonne Marguerite est arrivée!

JULIE.

Oui, elle est ici. On vient de me le dire en passant. Je la croyois avec toi.

LÉONOR.

Et tu aurois voulu que je me fusse donné la peine de le deviner ? Ha, ha, ha, ha ! *Elle rit d'une manière ironique.*)

JULIE.

Il me semble qu'il n'y a pas de sujet de rire de ces grands éclats de rire moqueurs.

LÉONOR.

Il faut bien que je sois joyeuse, puisque tu veux tant que je le sois.

JULIE.

Ce n'étoit pas de cette manière. Mais, dis-moi sérieusement, ma sœur; est-ce que

JUL

C'est pourtant ta no
la mienne. C'est elle
dans notre berceau.
avons été dans sa mais
tout le bien dont elle é

LÉONOR, *av*

Oui, cela peut être.

JULI

Elle a aussi amené
Mariette et Jeanneton.

LÉON

Elle auroit pu leur ép
voyage.

LÉONOR.

Comme si elle n'en avoit pas été bien ayée !

JULIE.

Tu crois donc que l'on peut payer avec e l'argent les soins de la tendresse ?

LÉONOR, *d'un air de dépit.*

Point de reproches, mademoiselle. Sa-ez-vous bien qu'entre nous, c'est moi seule ui ai le droit d'en faire ?

JULIE.

Toi ? Et qui t'a donné ce droit, s'il te lait ?

LÉONOR.

C'est maman; vous pouvez le lui deman-er. Elle sait que je suis plus sensée que ous, et elle m'a fait votre gouvernante.

JULIE.

La belle Duegne que voilà ! Tu veux onc rire, petite fille ?

LÉONOR.

Vous verrez bientôt si je ris. En attenlant, vous pouvez aller trouver ces petites ens dont l'arrivée vous rend si folle.

JULIE.

J'y cours de ce pas; mais ce n'est pas à *use de ta permission*, entends-tu ? Adieu.

Je me moque de ta gouvernance, cor
de Jean-de-Vert. (*Elle sort en sautar
en chantant.*)

SCÈNE V.

LÉONOR.

Avez-vous jamais rien vu de si l
et de si impudent que cette petite créat
Mais laissons revenir maman, elle n
paiera. Je la ferai gronder comme ell
mérite, pour me manquer de respect
Mais ne voilà-t-il pas sa chère Margu
avec ses deux petites mijaurées de v
geoises ? Il faut qu'elle ne l'ait pas ren
trée. Voyons à nous en débarrasser pro
tement. (*Elle va s'asseoir dans un c
tire son sac à ouvrage, et prend un ai
froideur et de dignité.*)

SCÈNE VI.

ONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

RGUERITE *court avec joie vers Léonor : s filles la suivent avec une contenance nide et embarrassée.*)

MA chère enfant, ma chère Léonor ! me vous voilà grande et bien formée ! m'auroit dit que j'aurois eu tant de e à vous reconnoître ?

LÉONOR, *sans la regarder.*

onjour, Marguerite, bonjour.

RGUERITE, *en lui tendant les bras.*

onté divine, je la mangerois, je crois, ıes yeux. Moi, qui l'ai vue si petite, :tite ! pas plus haute que çà. Oh ! comme nfans vous ont bien vîte attrapé ! Mais ; puis y tenir plus long-temps. Que je ; embrasse. (*Elle se penche sur elle.*) leure de joie de vous sentir contre mon r.

LÉONOR, *poussant un cri.*

h ! ne me serrez pas si fort, je vous !

MARGUERITE.

Vous êtes devenue bien délicate ! Il n'en étoit pas ainsi autrefois. Quand je vous étouffois de tendresse, vous vous laissiez volontiers mijoter.

LÉONOR, *sans discontinuer son travail.*

Oui, lorsqu'on est petite ; mais aujourd'hui...

MARGUERITE, *prenant Jeanneton par la main, et la menant à Léonor.*

Tenez, voici ma Jeanneton. Elle étoit si aise de venir vous voir ! N'est-ce pas ? la voilà aussi bien grande et bien robuste ; mais elle n'est pas sûrement aussi jolie que vous. (*A Jeanneton.*) Eh bien ! Jeanneton, qu'as-tu à reculer comme une écrevisse ? Viens donc à Léonor.

JEANNETON.

Je suis toute honteuse, ma mère.

LÉONOR.

Elle a raison, Marguerite ; ne la tourmentez pas.

MARGUERITE.

Non, non, c'est une simplicité. Eh bien donc ? est-ce que tu ne reconnois plus Léonor, ta chère sœur de lait ? Vous étiez autrefois si bien ensemble ! Vous semblie

avoir qu'une tête et un cœur à vous deux! vance donc, ma fille.

EANNETON *s'approche enfin pour embrasser Léonor.*

Si mamselle veut me le permettre...

ÉONOR, *se reculant d'un air de dédain.*

Non pas de si près, je vous prie; vous tez ma robe.

JEANNETON, *les larmes aux yeux.*

Vous le voyez, ma mère. Ce n'est pas te Léonor qui m'aimoit tant!

MARGUERITE.

Non, ma fille, c'est toujours elle; mais puis qu'elle est sortie de chez nous, elle us a oubliées. On l'a couverte de beaux bits, et ces beaux habits lui ont tourné tête. Ne vois-tu pas? elle a honte de ce e nous ne sommes pas aussi nobles et ssi riches qu'elle. Il lui auroit fallu une ncesse pour la nourrir.

JEANNETON.

Quel mal lui avons-nous fait pour ne plus us aimer?

MARIETTE.

A! *ma sœur Julie* nous recevroit bien *eux, j'en suis sûre.*

charmante. Ça vous
rite ! ma chère Mar
cent fois par jour : Ol
va, sois tranquille,
penserons à toi. Ta
quelque chose, rien a
manquer : ne crains r
ça devient grand, et
un miroir que c'est
vous, ça vous oublie

LÉONOR, *d'un*

Eh bien ! Marguerit
tôt votre bavardage ? S
rie et soignée, c'éto
maman n'est sûremen
vous.

MARGU

mépris ! Ça me fend le cœur. (*Elle se détourne pour pleurer.*)

SCÈNE VII.

JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

JULIE, *courant les bras ouverts à Marguerite.*

Ah ! tu étois ici ; ma bonne nourrice ? Il y a une heure que je te cherche dans toute la maison. (*Elle se jette à son cou.*) Sois mille et mille fois la bien-venue !

MARGUERITE.

Que le bon Dieu vous reçoive un jour comme vous nous recevez, mademoiselle Julie !

JULIE.

Ha ! ha ! te voilà aussi, ma chère Mariette ? Comme tu es ronde et potelée ! Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MARIETTE, *en s'essuyant les yeux.*

Vous nous faites honneur, mademoiselle.

JULIE.

Comme *tu me* parles ! On diroit que *nous ne nous sommes* jamais vues ! Je crois

que tu pleures! Qu'as-tu donc ? Conte-m
cela.

MARIETTE.

O ma mère ! je vous l'avois bien dit !

JULIE.

Eh bien ! Marguerite, pourquoi ces la
mes ? Tu pleures aussi, Jeanneton ? Q
vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Est-
que mon papa nourricier est malade ?

MARGUERITE, *en s'inclinant.*

Non, graces à Dieu, mademoiselle.

JULIE.

Je ne comprends rien à tes révérences
à tes *mademoiselles*. Est-ce que vous
me reconnoissez plus, vous autres ? Al
Marguerite, crois-tu que je ne me so
vienne plus de ton amitié et de tes soi
pour moi ?

MARGUERITE.

Je vous le disois bien, ma mère, q
Julie auroit plus de bonté pour nous.

JULIE, *lui prenant la main.*

Oh oui ! ma grosse petite boule. Je t'ai
de tout mon cœur.

MARIETTE, *lui faisant une révéren*

Je vous remercie, Ju . . . . Madem
selle, voulois-je dire.

JULIE.

En vérité, savez-vous bien que vous me mettriez en colère avec vos façons?

MARGUERITE.

On nous a déjà fait sentir que de pauvres gens de la campagne, comme nous, ne sont plus dignes de l'amitié des grandes demoiselles de la ville.

JULIE.

Tu rêves donc, Marguerite? Qui t'a fait sentir cela? Est-ce que je ne suis plus ta Julie comme autrefois? Pourrois-je oublier un moment que je te dois ma santé, peut-être même ma vie?

MARGUERITE.

O l'excellent petit cœur! Hélas! si d'autres enfans ingrats et orgueilleux qui ne daignent plus nous reconnoître, pouvoient prendre exemple sur vous! *Léonor, pendant toute cette scène, est restée muette, et les yeux attachés sur son ouvrage. Elle a laissé de temps en temps éclater son dépit par des mouvemens de tête, et des haussemens d'épaules. Enfin, elle se lève brusquement à ces derniers mots, et sort en disant:* Non, je ne peux plus y tenir; c'est *trop familier!* Comme ces gens-là s'oublient

SCÈNE VIII.

JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

JULIE.

Ah ! bon ! elle s'en est allée. Nous en serons plus libres. Il y a mille ans que vous n'étiez venues, au moins. *Elle court à une commode, et en tire une boîte.*

Tiens, ma nourrice, voilà un bonnet et un mouchoir de soie, qui sont là depuis long-temps à t'attendre.

MARGUERITE.

Comment ! vous songiez donc à moi ? Mais c'est trop, beaucoup trop. (*Elle s'essuie les yeux.*)

JULIE.

Prends, prends toujours. Et toi, ma chère sœur Mariette, voilà ce que je te donne, un petit cœur d'or. Tu le porteras à ton cou pour te souvenir de moi.

MARIETTE, *avec un soupir.*

Ah ! je n'en avois pas besoin pour cela. Je pense toujours à vous, et je vous aime toujours, mademoiselle.

JULIE.

Encore des *demoiselles !* Je vais te reprendre ce petit cadeau, et je ne te regarde plus, si tu ne m'appelles pas ta sœur Julie.

MARIETTE.

Oh ! je n'oserois jamais.

JULIE.

Et moi, je le veux. Allons, embrasse-moi. Et toi, ma pauvre Jeanneton, attends, il faut que je te cherche aussi quelque chose. Bon ! voici une petite croix d'argent avec des pierres de couleur. Une autre fois, je te donnerai quelque chose de mieux.

JEANNETON.

Mais je ne suis pas votre sœur de lait, moi ?

JULIE.

Qu'importe ? je te le donne.

JEANNETON.

Je le prends, puisque vous me l'ordonnez, et je vous en remercie.

MARGUERITE.

Le cœur me baigne de joie ! O ma chère enfant, *cela me fait* oublier la mauvaise *réception que nous venons* d'essuyer !

JULIE.

Et de qui donc, ma bonne nourrice?

MARGUERITE.

Si vous aviez vu comme votre sœur no
a traitées! La plus haute dame ne no
auroit pas reçues avec tant de fierté. El
nous a rebutées, nous qui l'aimions tan
Non, je ne sais encore où j'en suis: et
pauvre Jeanneton n'en peut revenir.

JULIE.

Non, non, Marguerite; ma sœur n'e
pas si méchante que tu le dis; et puis,
elle ne t'aime pas, moi je t'aimerai po
nous deux, et tu n'y perdras rien. So
tranquille, Jeanneton; je veux être aussi
sœur. Oh! comme je suis aise de vo
revoir! (*Elle saute de joie autour de
chambre.*)

SCÈNE IX.

Mad. DE PREVAL, JULIE, MARGUERITE
JEANNETON, MARIETTE.

MAD. DE PREVAL, *d'un ton sévère, à
Julie.*

Eh bien! mademoiselle, toujours à fai
des cabrioles! N'avez-vous donc pas ass
couru tout aujourd'hui dans le jardin?

levriez avoir honte. Je n'ai point connu
nt de votre âge si dissipé. (*Elle apper-*
Marguerite, qui s'est un peu éloignée
spect.)

! hé ! n'est-ce pas Marguerite ?

GUERITE, *s'avançant d'un air respectueux.*

, madame, c'est moi. Vous ne trou-
pas mauvais que je sois venue voir
les ?

mad. DE PREVAL.

nment donc ! c'est une véritable fête
nous. Tu sais bien que je te gronde
rs de ne pas venir assez souvent.
sans doute tes filles, les sœurs de lait
iennes. Comme elles sont grandes et
tes ! Cela doit te faire bien du plaisir !

MARGUERITE.

! oui, madame ; et puis ce sont de
s enfans, sans les flatter.

ıad. DE PREVAL, *les caressant.*

ez-vous déjà vu vos sœurs ? Comme
ır sera contente ! autant que moi, j'en
ûre.

ARGUERITE, *avec un soupir.*

ıs avez eu toujours tant de bonté pour
nadame, tant de bonté....

mad. DE PREVAL.

Qu'as-tu donc, Marguerite? Tu ne parois pas joyeuse? Est-ce que l'on t'a manqué chez moi? (*Elle regarde Jul* C'est cette petite fille qui t'aura joué q que tour.

JULIE.

Moi, maman! Ma bonne nourrice vous dire si je ne lui ai pas fait toutes tes d'amitiés.

mad. DE PREVAL.

Je ne te crois pas d'un mauvais natur mais c'est que, sans y penser, tu lui a dit quelque chose de désobligeant. Je c nois ton caractère.

MARGUERITE.

O! ne la grondez pas, madame, je v en prie. Nous n'avons pas à nous en pl dre; tant s'en faut! (*Elle soupire*).

mad. DE PREVAL.

Allons, Marguerite, je veux abs ment savoir ce que tu as sur le cœur. ce qu'on ne t'auroit pas reçue comme j desire? Oui, je m'en doute; c'est Julie t'aura fâchée: tu cherches vainement à l *cuser*. (*A Julie*) Quoi donc! mademoise *n'apprendrez*-vous jamais de votre sœ

être attentive et polie? Oh! Léonor? je suis bien sûre qu'elle aura été transportée de joie de votre arrivée, qu'elle aura comblé de caresses sa Jeanneton. Voyez-vous? la voici qui revient. Elle ne peut pas vous quitter.

SCÈNE X et DERNIÈRE.

Mad. DE PREVAL, JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

MAD. DE PREVAL.

N'EST-CE pas, ma chère fille, que tu es enchantée de revoir ta nourrice et ta sœur?

LÉONOR, *d'un air de joie affecté.*

Oui, sans doute, maman.

MAD. DE PREVAL.

Ah! je le pensois bien! Ma Léonor porte un cœur délicat et sensible. (*En se tournant vers Marguerite.*) Mais qu'as-tu donc là dans ton tablier? Est-ce que ma fille t'a fait quelque cadeau? Je lui sais gré de son attention et de sa reconnoissance.

MARGUERITE.

Ne soyez pas fâchée, madame; mais ce n'est pas mademoiselle Léonor, c'est Julie qui *m'a donné tout* ceci, et qui a fait aussi *des présens à mes* filles. Voyez.

mad. DE PREVAL, *avec surprise.*

Julie ? Elle ne m'en a rien dit.

JULIE.

Je ne croyois pas que cela en valût peine, maman.

mad. DE PREVAL.

Et Léonor ?

MARGUERITE.

Oh, madame ! Nous ne sommes pas gnes d'approcher d'elle, et de lui parl Elle est trop grande demoiselle pour no Elle n'est pas faite pour s'abaisser jusq de pauvres gens comme nous le sommes.

mad. DE PREVAL, *avec indignatio*

Comment donc !

LÉONOR, *confuse.*

N'en croyez rien, maman, je vous pr

mad. DE PREVAL.

N'en croirai-je pas ce que je vois et que j'entends ? Otez-vous de devant m yeux. Dupe que j'étois de ma folle te dresse ! Pauvre Julie ! Que n'ai-je cor plutôt ton bon cœur ! Mais va, je te dommagerai de mon injustice.

JULIE.

Moi, maman, vous m'avez toujours tr tée avec plus de bonté que je ne mér

Mais donnez-m'en un nouveau témoignage, en faisant grace à Léonor.

(*Elle court vers sa sœur, et prend sa main qu'elle cherche à lui dérober.*)

MARGUERITE.

O l'excellente enfant ! Que je suis fière de l'avoir nourrie !

JULIE.

Allons, ma chère maman, faites grace, je vous en conjure, à ma pauvre sœur. Il faut bien pardonner quelque chose à notre âge.

mad. DE PREVAL.

Je puis pardonner a votre âge l'étourderie et la légèreté, mais non l'orgueil et l'ingratitude. Sortez de ma présence, mademoiselle; vous ne méritez plus mon amour. Pourquoi craindrois-je de vous traiter durement, lorsque vous n'avez pas craint de traiter avec dureté ceux que vous deviez tant chérir ? Que dois-je attendre pour moi-même de votre cœur, lorsque je le vois fermé à votre seconde mère ? L'enfant qui peut cesser d'aimer sa nourrice, ne pourra jamais aimer ses parens.

PERSONNAGES.

Madame DORSIGNY.
MIMY, *fille de madame Dorsigny, âgée de sept à huit ans.*
CÉCILE, BABET, *amies de Mimy.*
Une GOUVERNANTE.

La scène est chez madame Dorsigny.

Le Théâtre représente la chambre à coucher de mademoiselle Mimy. Il y a sur le devant une petite toilette sur laquelle est un carton. L'action se passe le premier jour de l'an, sur les neuf heures du matin.

LES ÉTRENNES,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M Y , *seule, se regardant avec complaisance dans le miroir, et ajustant sa coëffure.*

OILA qui va à merveilles... Je suis bien tente de maman, et des étrennes qu'elle données.... Que la petite Monrose va éver quand elle verra mon bonnet à telle !.... Hier elle faisoit tant la petite rieuse ! à peine osoit-on l'approcher : rez-vous, mademoiselle, vous allez gâter bonnet ; s'il étoit de blonde ou de gaze me les vôtres, je ne m'en embarrasse- pas... (*Elle lève les épaules.*) La petite ueule ! jamais je n'ai vu tant faire la chérie, et cela est laid, laid comme le hé mortel, et d'une bêtise !.... Une épinici ne feroit pas mal. (*Elle place une igle sur sa tête.*) Bien.... Il viendra aurd'hui beaucoup de monde à la maison,

pour souhaiter la bonne-année à mama
de beaux messieurs... je me tiendrai à
d'elle.... ils me regarderont.... (*Elle*
différentes mines devant le miroir.) Ils
trouveront jolie.... quand ils me feront
complimens, je ferai comme cela. (*Elle*
rit de différentes manières.) Fi donc !
ressemble à cette vieille madame Dorim
quand elle veut faire la jolie..... co
ceci.... Bon.... ah ! quel plaisir !

SCÈNE II.

MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *qui a tout tendu, entre brusquement.*

POUR cela non ! mademoiselle ; votre
sir ne sera pas aussi complet que vous l
pérez ; j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.*

Ah ! ma bonne.... c'est que.... je....
m'avez fait bien peur. (*Elle pleure.*)

LA GOUVERNANTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment : j'ai
tendu vos petits discours, mademoisell
sont fort jolis ; ils m'annoncent des incl
tions que je suis très-charmée de conn

MIMY, *pleurant.*

lui, allez ; vous m'avez fait une peur, je n'en puis plus ; et vous savez que ian n'aime pas que l'on me fasse peur ; sait bien que cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE.

ous voudriez me faire prendre le change ; s vous vous trompez ; c'est le fond de ietterie et d'orgueil que je viens de dé- rir en vous, qui me fait peur à moi : est plus vraie que la vôtre, cette peur- et malheureusement mieux fondée. Je bien fâchée de troubler votre joie, ma- oiselle ; mais je vous avertis qu'il faut ncer pour aujourd'hui à désoler made- ielle Monrose, et à plaire aux beaux sieurs ; vous aurez la bonté d'ôter ce iet-là, et de mettre aujourd'hui votre ure la plus commune.

MIMY.

Ma bonne, je vous en prie, laissez-moi bonnet ; je ne dirai pas à maman que m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE.

e m'y attendois bien. Non, mademoi- , *je n'ai point* de composition à faire *vous ; et si* j'avois à faire grace, vous

les jours, entendez-v
prenez votre parti de b
à l'instant, et je compt
sinon, gare le bonnet

MI

Ma bonne, je vous
moi, cela ne m'arrive

LA GOUVE

Je le compte bien : (
vous me priez, car vou
jourd'hui ce bonnet - l
modeste, et sur-tout p
Si je n'ai point de suje
vous pendant tout le r
c'est dimanche les rois.
pas davantage ; je vous
serez contente de

SCÈNE III.

MIMY, *seule.*

VOILA qui est fâcheux, cette misérable orte ! si j'avois eu soin de la tenir fer-ıée!... Mais dépêchons-nous ; si Cécile et labet alloient monter, elles me verroient ter mon bonnet pour en mettre un plus ommun ; et puis elles se douteroient de ɔute l'histoire : oh ! que je serois désespé-ée... Pourvu que maman ne s'avise pas de arler devant elles de mon bonnet neuf..... *Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut onc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde : bonnet en levant les épaules.*) Allons onc. (*Elle se met en devoir d'ôter celui ui est sur sa tête.*) Mais aussi, dimanche... *On entend du bruit.*) Ah ciel ! voici du ıonde..... (*Elle ôte promptement son onnet.*)

SCÈNE IV.

MIMY, CÉCILE, BABET.

BABET.

EH bien ! Mimy, es-tu morte ? il y a ne heure que nous t'attendons.

CÉCILE, *d'un air précieux.*

Pour cela, mademoiselle, vous n'êtes pas trop honnête ; il faut vous venir chercher jusques dans votre chambre.

MIMY, *embarrassée, laisse tomber son bonnet par derrière elle.*

C'est que je me coëffois, mes bonnes amies, et...

BABET.

Tu te coëffois ? tu es bien longue à te coëffer ! Tiens, mal-propre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramasse le bonnet.*) Attends donc que nous l'examinions ; mais voilà du beau ! comment diantre, de la dentelle ? Je n'en porte point encore, moi, et si j'ai un an et demi plus que toi.

CÉCILE.

Oui, cela est assez propre et bon pour toi, Mimy ; c'est plus honnête que ces petites saloperies que tu portois : ce sont sûrement tes étrennes ?

BABET.

Oh ça ! ma bonne amie Mimy, j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là ; allons, que je t'aide à le mettre.

MIMY.

, c'est que... tiens... l'ouvrière a
quelque chose à y faire.

BABET.

e moques ; ce bonnet-là est fini, et
ıi.

MIMY.

ı Dieu ! que tu es terrible ! c'est...
n qui n'est pas bien choisi.

CÉCILE.

t vrai qu'il est des plus communs.

BABET.

uban-là ? je le trouve des mieux as-
allons, pas tant de façons ; tu fais
:e mutine, je crois. (*Elle veut lui
le bonnet.*)

MIMY, *se défendant.*

, quand je te dis que je ne veux pas
ire, et que je ne le mettrai pas.

BABET.

! oh ! tu le prends sur un drôle de
Eh bien ! fais comme tu jugeras à
.

CÉCILE.

vérité, mademoiselle, c'est bien mal
oître l'amitié qu'on a pour vous.

BA
Comment dis-tu ?
CÉC
Voici une bonne h
BA I
Comment ! tu es as
pour te laisser maîtri
MI I
Cela vous est bien
c'est une personne b
dente, et qui me ve
que ma bonne ; du mo
elle à chaque instant,
lui obéisse comme à el
BA R

MIMY.

Ah ! ma bonne n'est pas une gouvernante comme les autres.

BABET.

Comme les autres, ou non, c'est une domestique enfin.

CÉCILE.

Oui, tu as raison, une domestique ; et mère t'ordonne d'obéir à une domestique? Ah ciel ! pour moi, l'on m'assommoit plutôt.

MIMY.

Mais, est-ce que vous n'avez pas une gouvernante aussi, vous ?

BABET.

Oui, nous en avons une ; mais je voudrois bien, pour voir, qu'elle s'avisât de me la maîtresse ; comme je vous la ferois déguerpir bien vîte !

MIMY.

Ah ! ici, il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET.

Imbécille que tu es, est-ce que tu ne sais pas comment il faut s'y prendre pour faire *chasser un domestique* qui déplaît ?

CÉCILE.

Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY.

Dame, j'avoue bonnement que je n
sais pas autant que vous.

BABET.

Tu te souviens bien, ma sœur, de ce
demoiselle Colette, notre première gouv
nante, comme elle vouloit faire la m
tresse, la sévère, nous mener à sa volon
mademoiselle nous donnoit des tâches; r
demoiselle vouloit nous faire apprendre
leçons; mademoiselle faisoit la rapporteu
et puis c'étoit toujours des querelles ép
vantables. Cela n'a pas duré long-tem
va, j'ai sû la désoler si à propos, la des
vir si adroitement auprès de maman; en
j'ai tant fait des pieds et des mains, qu'
a été obligée de décamper.

CÉCILE.

Elle étoit bien tenace, celle-là; mai
avoit de la confiance en elle... Nous av
eu des peines... des peines... mais à la
nous en sommes venues à bout. Croirois
que nous l'avons forcée elle-même à den
der son congé?

BABET.

Et toutes celles qui sont venues depuis nt changé de ton. Nous les avertissions 'avance ; nous faisions nos conventions, t lorsqu'elles y manquoient, crac, à la orte.

MIMY.

Que vous êtes heureuse ! je n'aurois jaais cette hardiesse-là, moi. Je sais pourant bien lui faire quelques petits chagrins. 'our peu qu'elle me touche ; elle ne me onneroit qu'un petit coup sur l'épaule, je leure, je crie de toute ma force. Maman ient, ma bonne lui raconte tout, et je suis ncore grondée par-dessus le marché.

BABET.

Pauvre nigaude ! il faut raconter l'histoire ifféremment.

MIMY.

Ah ! oui ! mais c'est que c'est une femme ui dit toujours vrai, que ma bonne ; maman le sait bien.

BABET.

Allons donc, tu es un enfant ; il faut voir de la fermeté, lui dire tout net que tu 'es pas faite pour lui obéir, au contraire ;

parce que les domestiques ne doivent pas commander aux maîtres; sans quoi elle te menera toujours par le nez.

CÉCILE.

Sans doute, il faut faire un peu sentir à ces gens-là, ce qu'on est, et ce qu'ils nous doivent.

SCÈNE V.

CÉCILE, BABET, MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

MESDEMOISELLES Durozoi, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

BABET.

Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes bien incivile, pour une demoiselle de votre condition ! Eh bien ! apprenez, mademoiselle, que vous êtes ici chez moi; que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET, *en riant, à sa sœur.*

Qu'en dis-tu, ma sœur? Nous croyons *pourtant* être chez madame Dorsigny.

CÉCILE, *sur le même ton.*

Je le pensois, comme toi; mais nous nous trompons, comme tu vois. Eh! eh! eh! eh! cela est plaisant. (*A la gouvernante.*) Je vous demande bien des pardons, madame, eh! eh! eh!

LA GOUVERNANTE.

Mais, je vais de surprise en surprise; oui, mesdemoiselles, je suis ici chez moi. Vous n'ignorez pas que je suis gouvernante de mademoiselle Mimy. Par-tout où je suis auprès d'elle, j'ai l'honneur de représenter madame sa mère, et ici plus particulièrement qu'ailleurs. (*Cécile et Babet continuant de rire.*) En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossières; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge....

BABET.

Grossière vous même.... Mais, avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CÉCILE.

Oh! mon Dieu! nous n'avons pas reçu cette éducation-là, par exemple.

LA GOUVERNANTE.

Il paroît que vous en avez reçu une ex-

commander.

LA GOUVERNANTE.

Je m'apperçois que vous vous êt
tenues de très-jolies choses. Al
chères demoiselles, vous n'excite
moi que la pitié. J'avois seulemer
dire, que la visite de madame votre
finie, et qu'elle vous attend pour s
Vous ne pouvez trop vous hâter
rendre auprès d'elle.

CÉCILE, *d'un air moqu*

Vous voulez donc bien recevoi
pects ?

BABET, *à Mimy, d'demi-v*

Que je te vous tantôt ton bon

SCÈNE VI.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE.

ILA deux méchantes pestes ; si je les
s soupçonnées d'être aussi dangereuses,
ne seroient certainement point entrées
Mais, que signifie, s'il vous plaît,
onnet neuf qu'elles veulent vous voir
)t ?

MIMY, *avec humeur.*

h ça ! c'est mon bonnet d'étrennes :
quoi ne voulez-vous pas que je le mette
ırd'hui ?

LA GOUVERNANTE.

ourquoi ? la question est singulière,
moiselle ; vous le savez bien mieux que
d'ailleurs, je vous le défends, cela
suffire.

MIMY, *à demi-voix.*

ı ! vous me le défendez !... vous me le
ıdez !... est-ce que je suis faite pour...

LA GOUVERNANTE.

rlez plus haut, mademoiselle ; ce que
ıvez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton.*

C'est vrai..... une servante..... faire la maîtresse.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque temps sans rien dire.*

Fort bien, mademoiselle; vous avez admirablement profité: si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses. Je ne sais pourtant pas si madame votre mère aimeroit que vous prissiez de pareilles leçons; je l'entends, je crois; il faut lui demander son avis.

SCÈNE VII et DERNIÈRE.

Mad. DORSIGNY, LA GOUVERNANTE, MIMY.

MAD. DORSIGNY.

Pourquoi ne descendez-vous donc point, mademoiselle, depuis le temps qu'on vous appelle? Mais! qu'est-ce que c'est? vous voilà tout en désordre, décoëffée, le visage rouge, les yeux humides... Est-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous savez bien que je n'aime pas cela.

MIMY.

Non, maman; c'est que.... c'est elle *qui*....

mad. DORSIGNY.

Qui, elle ? De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

MIMY.

C'est de ma bonne, qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence sans sujet.

mad. DORSIGNY.

C'est votre bonne, qu'il faut l'appeler, ou bien mademoiselle ; qu'il vous arrive de prendre de semblables tons! Quant à la pénitence, vous la méritez surement ; ainsi je prétends que vous la subissiez sans murmure.

LA GOUVERNANTE.

J'ai surpris ce matin mademoiselle se regardant dans le miroir, et tenant des discours d'une coquette consommée : j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui son bonnet d'étrennes.

mad. DORSIGNY.

Vous avez fort bien fait ; mais cette explication étoit inutile : on doit vous obéir sans examen.

LA GOUVERNANTE.

Point *du tout* ; je suis ici sur le pied de *servante ; j'y* dois faire les volontés de ce

le monde ; n'est-ce pas, mademoiselle M
Ne sont-ce pas-là les leçons que vou
données les demoiselles Durosoy ?

mad. DORSIGNY.

Mais voilà qui est horrible ; com
petite impertinente, vous avez tenu
reils discours ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame, il faut lui rendr
tice ; elle est trop bien née pour parler
elle s'est seulement laissée aller un i
aux mauvais propos des demoiselles
soy, qui sont bien les deux plus
reuses petites personnes, et les pl
élevées que je connoisse.

mad. DORSIGNY.

Je suis bien-aise d'apprendre ce
bien ! mademoiselle, je vous défend
expressément de voir jamais les dem
Durosoy, si ce n'est en ma présen
lorsque je serai à portée d'entendre t
discours, et de n'en pas perdre un
parole.

MIMY.

Elles sont venues me chercher ; m
ce n'est pas moi, qui....

MAD. DORSIGNY.

Cela suffit ; je prétends que vous respectiez votre gouvernante, que vous la regardiez comme une autre moi-même, et que vous lui obéissiez sans hésiter.

MIMY.

Oui, maman.

MAD. DORSIGNY.

Prenez garde à ce que vous me promettez ; vous savez combien je vous aime ! Eh bien ! si vous manquez le moins du monde à ce que je viens de vous dire, vous perdrez sans ressource mon amitié. Allons, demandez excuse à votre bonne.

MIMY, *d'un air honteux.*

Ma bonne, je suis bien fâchée....

LA GOUVERNANTE.

Cela suffit, mademoiselle, j'oublie tout. J'espère que vous tiendrez parole à madame votre mère ; car, je le disois à l'instant, vous avez un assez bon caractère : il seroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaise compagnie des demoiselles Durosoy.

MAD. DORSIGNY.

C'est à quoi je vous prie de tenir la main ; j'aurai soin de mon côté qu'elles ne se

fait présent ?

mad. DORSI

Elle ne le mérite guère
la maîtresse.

MIMY.

Maman.... ma bonne
embrasse... cela ne m'arri
mde. DORSIGNY, *après*
fille.

C'est bien, ma fille ;
coëffer, dépêchez-vous.
avec moi faire quelques
rien qui forme plus les enf
et, quelque gênant, quel

TABLE

De la seconde partie.

La Reconnoissance récompensée.	pages 1
Maximes.	2
L'heureuse Acquisition.	3
La vraie générosité.	35
Cosroes et Mitrane.	8
L'Amour filial mis à l'épreuve.	10
Les Aventures d'Aristonoüs.	11
Lettre de J.-J. Rousseau.	35
Le Duel, conte moral.	38
La Nécessité des bons principes.	50
Lettre d'une jeune demoiselle à son amie, sur un trait de vertu de son amant.	65
Le Secours généreux.	81
Le Jeune homme vertueux.	83
Histoire de M. Belton.	97
Les Avantages de la médiocrité.	128
La Justice et la Clémence de Dieu.	249
La Résignation.	176
La Prière.	192
Les Sœurs de lait.	215
Les Étrennes.	245

Fin de la Table de la seconde et dernière partie.

BIBLIOTHECA BODLEIANA